

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL

TON PONT SUR LE CONTINENT SUIVI DE COLONIES INTÉRIEURES

MÉMOIRE
PRÉSENTÉ
COMME EXIGENCE PARTIELLE
DE LA MAÎTRISE EN ÉTUDES LITTÉRAIRES

PAR
PÉNÉLOPE LANGLAIS-OLIGNY

JUIN 2020

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL
Service des bibliothèques

Avertissement

La diffusion de ce mémoire se fait dans le respect des droits de son auteur, qui a signé le formulaire *Autorisation de reproduire et de diffuser un travail de recherche de cycles supérieurs* (SDU-522 – Rév.10-2015). Cette autorisation stipule que «conformément à l'article 11 du Règlement no 8 des études de cycles supérieurs, [l'auteur] concède à l'Université du Québec à Montréal une licence non exclusive d'utilisation et de publication de la totalité ou d'une partie importante de [son] travail de recherche pour des fins pédagogiques et non commerciales. Plus précisément, [l'auteur] autorise l'Université du Québec à Montréal à reproduire, diffuser, prêter, distribuer ou vendre des copies de [son] travail de recherche à des fins non commerciales sur quelque support que ce soit, y compris l'Internet. Cette licence et cette autorisation n'entraînent pas une renonciation de [la] part [de l'auteur] à [ses] droits moraux ni à [ses] droits de propriété intellectuelle. Sauf entente contraire, [l'auteur] conserve la liberté de diffuser et de commercialiser ou non ce travail dont [il] possède un exemplaire.»

REMERCIEMENTS

Je remercie mes très chère·s ami·e·s pour le partage de nos idées, de nos projets, de nos mots. Merci de m'avoir lue, merci de m'avoir confié vos textes. J'ai beaucoup de chance d'être entourée de cette communauté.

Je remercie mes parents, qui m'ont vivement encouragée du début à la fin. Merci pour le *pepino*, lieu magique d'écriture. Et merci pour le SMEM (Service de Motivation aux Étudiant·e·s de Maîtrise) qui m'a soutenue pour les derniers efforts!

Je remercie Martine Delvaux, ma directrice. Merci pour la justesse de tes lectures et ta rapidité légendaire.

Je remercie le FRQSC et le CRSH de m'avoir subventionnée.

Surtout, je remercie toutes les personnes dont je parle dans ce mémoire. Merci pour le partage, merci pour la chaleur, merci pour tout ce que j'ai à apprendre de vous.

TABLE DES MATIÈRES

RÉSUMÉ.....	iv
Ton pont sur le continent.....	1
Colonies intérieures.....	60
Un tremblement des ordres et des frontières?.....	61
Apparaître.....	66
Représenter.....	78
La force d’y croire.....	85
BIBLIOGRAPHIE.....	89

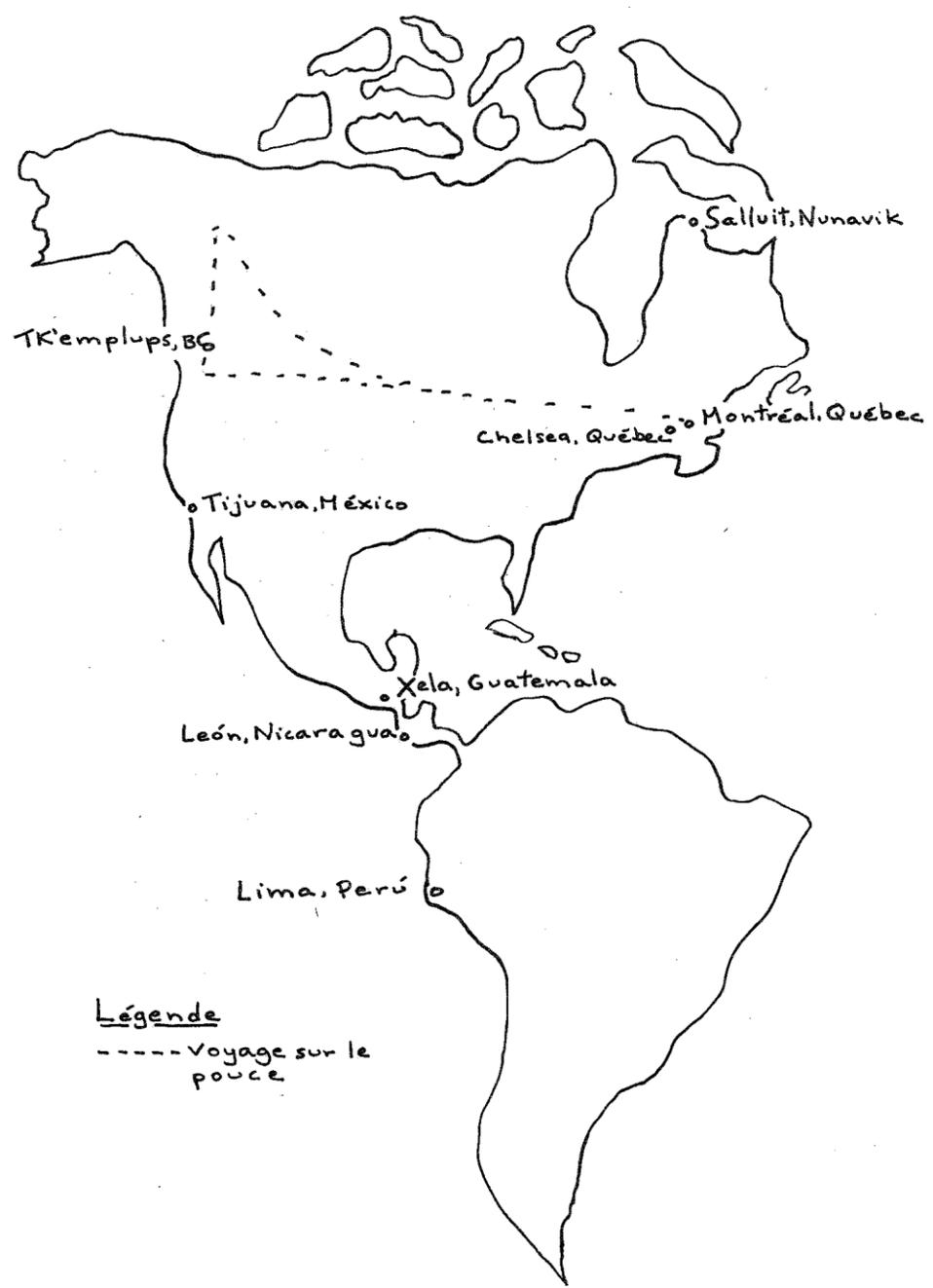
RÉSUMÉ

Je suis blanche et *settler*. Cependant, au sein des structures sociales et institutionnelles québécoises et canadiennes, je n'ai jamais, ou presque jamais, eu à me confronter ni à ma blancheur, ni à mon rôle dans le système colonial : on m'a au contraire renvoyé une image lisse, neutre et universelle de moi-même. Ce n'est qu'à travers le voyage, en Amérique latine et au sein même du Canada, que j'ai pris conscience de mon identité dominante, c'est-à-dire de mon appartenance à un groupe racial en situation de pouvoir. Mon texte de création *Ton pont sur le continent* se veut le récit de cette prise de conscience. Je tente d'écrire l'injustice sociale en rendant compte de certaines violences dont j'ai été témoin au Pérou, au Nicaragua, au Guatemala, durant un voyage en stop au Canada, au Nunavik et à la frontière mexico-étasunienne. Ce faisant, j'essaie de révéler que la carte de l'Amérique ne va pas de soi, qu'elle doit être tracée différemment, qu'elle doit raconter d'autres histoires.

En affirmant que l'art « is a sneak attack while the giant sleeps » (Anzaldúa 1990, xxiv), Gloria Anzaldúa se joint aux nombreuses féministes antiracistes et anticoloniales qui ont pensé l'art comme un lieu de subversion des structures de pouvoir. Mon essai *Colonies intérieures* interroge les possibilités et les limites d'une telle subversion au sein de mon écriture. J'y explique que mon écriture est intrinsèquement liée à l'acte de regarder, en deux mouvements inverses et complémentaires : le texte porte le regard que je pose en tant que témoin sur des situations qui me sont extérieures, ainsi que le regard qui se retourne sur moi-même et qui dévoile mon identité dominante.

Mots-clés : antiracisme, anticolonialisme, blancheur, *settler colonialism*, voyage, représentation

Ton pont sur le continent



Légende
----- Voyage sur le
pouce

Tu regardes la carte de l'Amérique. Des points et des lignes clignotent, tu reconnais les personnes que tu as connues, qui t'ont traversée, qui t'ont changée, que tu aimes, qui t'ont aimée. Tu reconnais les vies dont tu as été témoin, de près ou de loin, les peuples auxquels tu t'es frôlée, les réalités que tu as tenté de saisir.

Tu regardes la carte de l'Amérique, des villes et des routes très longues, des montagnes au loin, des jungles, des lacs, des poussières et des soleils. Tu fermes les yeux et tu les sens encore plus fort, ces bouts du monde qui te sont rentrés dedans, ceux que tu as en braises dans le cœur, gravés dans les yeux, sous la peau.

Tu regardes l'Amérique et tu te vois, étalée sur cette carte, avec ton envie furieuse de comprendre la beauté restée prise quelque part dans tes paupières et la dureté en dessous, l'urgence. Essayer de comprendre quoi en faire.

Tu retraces tes voyages un à un. Tes premiers souvenirs de cette valse très longue et très lente sur le continent viennent de loin et remontent doucement jusqu'à toi, à toi, maintenant, qui regardes la carte de l'Amérique comme le support de ce que tu veux en saisir.

Tu te retrouves devant une toile d'araignée, un paysage de cordes tendues qui attendent d'être dénouées. Tu regardes la carte de l'Amérique avec ces points et ces lignes qui te tirent le corps, et tu veux savoir ce qui se passe, où ça te mène si tu remontes chaque point, si tu suis chaque ligne, si tu marches, en funambule, sur les cordes raides que tu as tracées.

Tu veux comprendre où se trouvent les ponts.

Lima, Pérou

Les pieds claquent vite sur le trottoir. Tu regardes les autres enfants en uniforme bleu marin, les marchandes et leurs grands paniers, les gens pressé·e·s de se rendre au travail. Il y a du mouvement dans tous les sens, trop de gens, trop d'un coup, tu n'es pas habituée.

Sur le pont Benavides, les autos klaxonnent. Leurs moteurs laissent échapper d'épaisses fumées noires. Ça sent le gaz. Voir l'autoroute sous le viaduc te donne le vertige. Tu ne regardes pas mais tu entends, les gros camions. Le trottoir est étroit. Tu dois te faire petite pour passer devant le kiosque de journaux. La bruine s'épaissit, tu as appris le mot en espagnol, garua. La garua de l'hiver, cette eau en condensation qui mouille sans tomber tout à fait.

À la fenêtre des microbus, les cobradores crient à tue-tête, *Parque Óooooovaló*, *Mercado Niño Jesúuuuuuus*, *La Centraaaaaaal*. Tu as l'impression qu'ils vont te foncer dessus. Tu t'agrippes à la main de ta mère. Tu te concentres sur ta boîte à lunch au bout de ton bras, une belle boîte à lunch rouge flambant neuve, sa main dans ta main, ton frère de l'autre côté, ne pas regarder en bas du pont.

Une voiture éclabousse tes souliers vernis. Tu lèves les yeux, et là, tu la vois. Les autos roulent vite, l'eau gicle, le bruit des klaxons, l'odeur des moteurs, et elle est là, au milieu, sur la ligne jaune.

Elle est encore plus jeune que toi. Elle s'agrippe à sa boîte de bonbons en attendant que les autos s'arrêtent. Elle ne bouge pas. Tu ne vois rien d'autre qu'elle. Elle prend toute la place. Elle réapparaît, immobile, entre chaque auto qui vous sépare. Elle, comme le centre de la toupie, le centre du chaos, là où ça s'arrête. L'eau, les voitures, le bruit, les couleurs, tout ça devient comme une masse floue autour d'elle, sur son tronçon de ligne jaune.

Le feu tourne au rouge. Les autos ralentissent. Le monde s'arrête d'un coup. Les camions freinent, plus personne ne bouge ni ne crie, personne à part elle. Elle, elle commence sa route, de voiture en voiture, *caramelos*, *caramelos a dos soles*. Elle cogne aux fenêtres, comme une automate. Elle fait son travail en habituée. Elle agit les

bonbons entre ses doigts. Tu vois le bracelet de billes qu'elle porte au poignet à chaque fois qu'elle lève le bras pour cogner dans les fenêtres des voitures. Dans ses pieds, des sandales en caoutchouc, fabriquées à partir de pneus jetés. Elle est toute petite au milieu des voitures qui attendent le feu vert.

Elle est là, la réalité dont on t'avait tant parlé, la réalité du reste du monde, et tu es là, toi, devant elle, à la regarder. Tu apprends que ton univers n'est qu'une bulle qui éclate sur les ponts qu'il faut traverser pour aller à l'école.

Dans ce reste du monde, les miroirs apparaissent pour la première fois. Des miroirs dont tu n'avais jamais soupçonné l'existence avant d'atterrir sur ce pont, dans ce pays, dans ce reste du monde, quand le Pérou faisait encore partie des endroits loins et flous qui n'existaient pas.

Les miroirs apparaissent pour te faire apparaître, toi, morceau par morceau.

Tu apparais dès le début, dans la toilette de l'avion en chemin vers Lima. Tu te regardes dans le miroir. Tu vois tes yeux. Le sol vrombit sous tes pieds. Ton père veille de l'autre côté de la porte. Tu restes là, encore un peu, dans la secousse. *Attention à vos yeux, les enfants, là où vous allez iels les arrachent pour les vendre sur le marché noir.* C'est ce qu'a dit la femme en file devant vous à l'aéroport. Tes parents t'ont rassurée, cette madame-là est xé-no-pho-be, tu ne cours aucun danger. Tu ouvres tes yeux un peu plus grands. Le jeu de tes pupilles et du miroir les reflète à l'infini, au milieu du silence de l'avion endormi. Tes yeux sont clairs. Tu t'en rends compte, suspendue dans le ciel.

Quelques mois plus tard, vous partez en vacances dans les Andes. La cabane sent les montagnes. Ta tuque en laine te pique la tête, mais tes parents te disent qu'il fait trop froid pour l'enlever. Tu écoutes les cuisinières sans comprendre. Elles parlent quechua. Tu aimes leurs voix. Tu aimes la lueur du feu sous la casserole, les ombres sur les murs en terre, l'odeur des animaux. La nuit entre en toi. Des mains se posent sur tes cheveux, dans ton cou. C'est doux. Ce sont des petits doigts qui caressent les mèches sous ta tuque. Tu te retournes. Deux enfants se sont glissés derrière toi, en silence. Iels restent là, te regardent. Tes cheveux sont fins et blonds. Tu les touches à ton tour. Tu apparais encore.

Encore dans les Andes, tu t'approches de la marchande de tamales. Tu es contente que tes parents t'aient mise en charge. *Cuatro tamales por favor señora, Aquí tienes mi niña*. La marchande voit que les feuilles de bananes te brûlent les mains. Elle se lève de son tabouret pour te donner un sac de plastique. *Muchas gracias*, et c'est alors que tu te rends compte que tu peux la regarder droit dans les yeux. Cette femme a l'âge de ta grand-mère, mais tu es aussi grande qu'elle. Tu cours rapidement rejoindre ta famille. Le sac de plastique au bout de tes doigts est humide de la chaleur des tamales.

De retour à Lima, tu te vois à nouveau. C'est le milieu de l'après-midi et toute la classe est un peu engourdie, même l'enseignante parle plus lentement que d'habitude. Il pleut de cette petite grisaille fine, de cette garua qui remplit le ciel depuis le début de l'hiver. Tu lèves quand même ta main pour lire à voix haute, tu es fière d'avoir appris si vite l'espagnol. Tu lis quelque chose sur Francisco Pizarro, la voix de Mauricio t'interrompt. *Francisco Pizarro, Frrrrrrancisco Pizarrrrro, rrrrrr, rrrrrr*, Mauricio imite le R que tu n'arrives pas à faire rouler. Le R qui reste pris dans ta gorge, qui la râpe à chaque fois, qui te marque. La classe rit. Ta gorge est endolorie.

Tu es dans le microbus, plaquée entre ton frère et un homme que tu ne connais pas. Ta mère demande au chauffeur de vous faire descendre au parc de las Leyendas. Le chauffeur oublie, il passe tout droit devant le parc. Le monsieur vous vient en aide et dit : *Aquí bajan los gringos*, ici descendent les étasunien·ne·s. *No soy gringa*, que tu lui dis en le regardant dans les yeux. Il sourit, tu sens ta peau piquer, elle pique depuis deux ans.

No soy gringa, pero soy blanca, y es lo mismo. Tu n'es pas étasunienne, mais tu es blanche, et c'est la même chose.

C'est ce que tu apprends, dans les miroirs. Tu apprends à voir ta blancheur. Tu apprends de quel côté elle te place. Tu apprends que ce n'est pas toujours agréable, d'apparaître.

Chelsea, Québec

Bien sûr, tu reviens. Rapidement, ton reflet s'efface. Le reste du monde sèche et se dissout à coup de silences et de quartiers riches, d'amis riches et d'écoles riches. Tu oublies le Pérou, tu oublies ce qui te traque.

Jouer avec ton frère. Préparer le sapin. Faire des biscuits. Ramasser des myosotis et en faire des bouquets. Les mettre dans des vases peints à la main. Inviter tes amies le dimanche après-midi. Faire du bricolage. Pratiquer tes mots pour la dictée. Faire de la trottinette. Apprendre tes multiplications par cœur. Faire des forts de neige à la récré. Porter ton nouveau t-shirt jaune canari. Recevoir des magazines par la poste. Sauter sur le trampoline. Boire de l'eau pétillante parce que tu es trop jeune pour boire du vin. Suivre des cours de voile. Apprendre l'anglais. Dormir dans ta cabane dans les arbres. Aller en Europe et prendre l'apéro. Goûter à la confiture de coings. Cueillir des cerises. Prendre des cours de ski. Jouer au basket. Choisir tes souliers. Apprendre à faire des tresses. Faire des parfums avec des épines de sapin. Avoir une salle de jeux. Jouer au soccer et après, manger une crème glacée. Demander des lifts à tes parents. Aller au lave-auto. Regarder la mousse couler sur la voiture. Magasiner chez Garage. Garder des enfants. Compter ton argent. Acheter du mascara mauve. Lire Harry Potter. Tenir un journal intime. Parler au téléphone avec tes amis. Organiser des sorties. Souper chez les voisins. Manger des crevettes. Manger des trempettes aux artichauts. Patiner sur les étangs et boire du chocolat chaud après, comme dans les films. Les feux de foyer. La corvée de bois. Comme dans les films. Aller à Cuba dans un tout compris. Aller en République Dominicaine dans un tout compris. Jouer à Skip-Bo avec tes grands-parents. Aller à la piscine. Acheter des articles scolaires pour la rentrée. Manger de la dinde à Noël. Faire tes devoirs. Faire des collages. Faire l'épicerie avec ton père. Le convaincre d'acheter des biscuits au chocolat. Aller au restaurant. Faire les examens d'entrée au secondaire. Choisir l'école la plus chère. Porter ton uniforme. Apprendre à faire ton lavage. Recouvrir tes manuels d'école. Rouler ta jupe sans que tes parents ne s'en rendent compte. Manquer l'autobus. Acheter du vernis à ongles glow in the dark. Aller visiter ta grand-mère. Regarder les arbres filer pendant les heures sur la route. Organiser des sleep-over. Dessiner dans ton agenda. Chiller dans le sous-sol avec tes amies. Jouer à vérité-conséquence. Regarder One Tree Hill. Couler ton examen d'algèbre. Aller au camp de vacances. Avoir des kicks. Frencher. Aller à des partys. Boire des poppers. Aller au Tim. Acheter des capuccinos glacés. Regarder The Notebook. Préparer tes lunchs. Vouloir être en amour. Faire du vélo jusqu'à l'école. Faire du vélo jusqu'à Ottawa. Faire des bijoux. Écouter Nelly Furtado. Te faire couper les cheveux courts. Te faire des couettes funky. Avoir un ipod orange. Dîner avec tes amies sur une couverture. Faire du théâtre. Aller à Montréal pour magasiner. Choisir

ta robe de bal. Passer l'été dans le bois. Apprendre à conduire. Ne pas travailler. Travailler au camp. Portager des canots. Tomber en amour. Pelleter l'hiver. Aller au Cégep. T'impliquer dans des comités. Éditer le journal. Dormir chez ton chum. Faire l'amour. Prendre la pilule. Développer des photos dans la chambre noire. Écouter tous les films de Woody Allen. Lire Monique Proulx. Lire Michel Tremblay. Lire Gaston Miron. Lire Anne Hébert. Aller au musée. Apprendre c'est quoi le postmoderne. Écouter Patrick Watson. Faire du camping d'hiver. Écrire ta première histoire. Faire un voyage de vélo.

Tu es entourée du monde blanc et aveuglant qui se resserre autour de toi, un monde si blanc que tu ne le vois plus. Un monde blanc où tu sens que ta blancheur est la norme, que le confort de cette norme est quelque chose qui te revient naturellement, qui fait partie de ce que ça veut dire être citoyenne canadienne d'origine européenne. Un monde blanc où tu croises très rarement ceuzes qui ne sont pas blanc·he·s, ton quartier est trop riche pour ça, ton école secondaire est trop privée pour ça, ton programme au Cégep est trop abstrait pour ça.

Une blancheur et une richesse fortes comme des soleils qui remplissent tes yeux. Tu t'accroches à ce spot sur tes rétines, là où brûlent la petite fille et ses bonbons, là où tu peux ne pas la voir, là où tu peux vivre ta vie sans devoir penser aux petites filles qui ne sont pas toi et qui restent prises sur les ponts.

Xela, Guatemala

Jusqu'à ce que tu arrives au Guatemala pour retrouver l'espagnol que tu avais perdu, pour apprendre ce que tu avais oublié.

Tu arrives en plein déluge, tu retrouves tes yeux et ce qui y est inscrit. La pluie dure des jours, elle lave furieusement des couches et des couches de confort et de maisons trop grandes. Tu vois ton enfance ressurgir dans la boue, les rivières à tes pieds qui te rappellent sur quel monde tu marches.

Tu tombes sur une école révolutionnaire, le Proyecto Lingüístico Quetzalteco. Tu tombes sur une ville pleine de nuages, une maison basse qui résonne sous la pluie. Cet été-là tu tombes sur José, tu tombes sur tes yeux et dans ton cœur, sur ce qui y pousse.

Tu tombes pendant ta première heure de cours, quand José te fait comprendre que vous n'allez pas perdre votre temps avec des règles de grammaire, que ton espagnol est assez bon pour comprendre ce qu'il a à te dire et qu'il n'y a pas une minute à perdre, que tu n'es pas venue ici pour rester au sec.

José, avec sa voix qui reste douce quand même, parle lentement pour que se grave en toi ce qu'il dit. Les mots résonnent fort dans tes oreilles et dans ta bouche quand tu les répètes pour les mémoriser, pour t'habituer à leurs sons. Neocolonialismo, imperialismo, injerencia, golpe de estado, invasión, dictadura militar, resistencia, guerrilla, coraje, revolución, represión, genocidio, población indígena, impunidad. Ces mots tu les reçois comme des flèches, ils te montrent que tu ne sais rien.

La pluie tombe sans s'arrêter, et alors qu'elle s'accumule en petites flaques à tes pieds, José te raconte l'histoire de terres riches et damnées volées à répétition par des blanc·he·s venu·e·s de loin pour le profit. Il te raconte l'histoire d'un peuple qui s'est battu pour ses droits, pour la vie, et dont les Espagnol·e·s et les Étatsunien·e·s semblent s'être cru·e·s les maîtres. L'histoire d'injustices auxquelles certain·e·s doivent faire face, certain·e·s qui ne sont pas toi, qui ne sont pas de ta race, ta race elle gagne tout le temps. L'histoire de génocides.

Chaque matin, tu entends les mêmes idées dans le patio intérieur de l'école. Tu les retrouves dans l'odeur de fumée un peu partout. Sur les tables et les textiles colorés où les professeur·e·s et leurs étudiant·e·s se réunissent en paires. Sur les tasses de tisane trop sucrée dont tu n'as toujours pas oublié le goût. Sur les affiches et sur les murs qui te racontent un nouveau monde, Bush International Terrorist, Killer Coke Can't Hide its Crimes in Colombia, et le Che, et la révolution. Chaque matin, tu sens que tu entres dans l'arène d'un savoir caché et précieux : une résistance.

Durant les pauses, tu montes sur le toit de l'école. Tu n'avais jamais vu un ciel pareil. Les nuages courent sur les montagnes, comme pour dire quelque chose. La ville où tu habites a deux noms : un nom k'iché, Xelajù, « au pied de dix montagnes », et un nom donné par les espagnol·e·s, un mélange d'espagnol et de nahuatl, Quetzaltenango, « terre du quetzal ». Dans les atlas, les espagnol·e·s gagnent toujours. Mais depuis ton arrivée, tu entends tout le monde chanter la liberté des dix montagnes à chaque fois qu'ils nomment leur ville, Xela. En regardant les nuages, tu comprends pourquoi.

José te raconte, en commençant par le début, la résistance des peuples mayas face aux envahisseur·e·s espagnol·e·s débarqué·e·s en 1502 sur un territoire occupé depuis onze siècles. Tu écoutes sa voix faire résonner le courage de ses ancêtres et leur furie devant les armes à feu et les épidémies, et tu regardes se dessiner dans ses yeux la tragédie du premier génocide. Tu y vois mourir les deux tiers de la population maya, et l'autre tiers réduit à l'esclavage, leurs dos courbés forcés à cultiver dans leurs propres champs des colorants pour les habits des riches. Tu imagines la teinture couler en grandes rivières vers le bas des montagnes, le sang des mayas et leur colère qui se mêlent au déluge à tes pieds.

Puis, tu apprends comment, de siècle en siècle, les terres se sont épuisées à produire du sucre, des bananes et du café, tu te dis *un peuple saigné à blanc pour préparer le déjeuner des riches au Nord*. Dans les yeux de José qui te somment d'écouter attentivement, tu apprends l'arrivée de la United Fruit Company au tournant du vingtième siècle et l'intervention militaire des étasunien·ne·s en 1920. Tu comprends alors la tragédie de la doctrine Monroe, *l'Amérique pour les Américains*.

La pluie continue de tomber et tu sens qu'avec les jours, les heures qui passent, José s'approche de plus en plus du cœur de sa vie. Dans l'intensité de sa voix qui monte, tu apprends comment le pouvoir du peuple a mené aux diez años de primavera, une saison de démocratie bloquée en 1954. La voix de José se durcit à ce moment-là pour te raconter comment les États-Unis ont fait leur coup d'état, comment les États-Unis, qui

se croyaient maîtres de ce qu'ils appelaient leur cour arrière par loi divine, ont crié au communisme, le communisme d'une réforme agraire, le communisme d'un pays qui reprend contrôle sur le territoire qui lui revient.

Et la voix de José semble se multiplier pour que tu entendes, comme il se doit, la colère gronder de plus en plus fort dans les montagnes qui se remplissent d'un peuple poussé à bout, tu entends la clameur d'une guérilla qui se prépare. Un an après la révolution cubaine, la guerre civile éclate au Guatemala. Le son de la voix de José à ce moment-là t'écorche de sa splendeur.

Tu apprends une guerre civile longue de trente-six ans, pendant trente-six ans des jeunes ont donné leurs vies dans la montagne à combattre des géant·e·s et pendant trente-six ans les géant·e·s ont riposté avec l'argent de la puissance, et pendant trente-six ans les militaires, et les paramilitaires financés par l'oligarchie guatémaltèque et par la CIA ont torturé et violé et tué. Trente-six années de terreur et de deuils résonnent dans la salle de classe quand José reprend son souffle, quand le silence tremble entre vous.

La colère de la pluie se met à tomber encore plus fort quand vient le temps de parler du génocide maya, se rappeler les pires années de la guerre. Entre 1981 et 1983 sous Rios Montt les peuples mayas Ixil, Chuj et Ganjobal ont résisté au délogement forcé de la zone pétrolière sur laquelle ils habitaient depuis des siècles. Et le déluge de José quand il te dit que l'armée a tué ces deux cent mille mayas sous prétexte qu'ils faisaient partie de la guérilla. Le déluge quand il te raconte comment six cents villages ont disparu de la face du monde, des villages fantômes que l'on ne retrouve plus aujourd'hui et des peuples perdus à jamais, perdus dans les nuages qui peut-être s'en souviennent.

Et tu vois tout ce qui peut s'effondrer dans un visage quand José arrive au bout de son histoire, quand il arrive à la fin d'une guérilla qui perd son souffle et d'une révolution qui accepte de n'avoir jamais lieu. Après trente-six ans de combat et de souffrances pour une Guatemala meilleure, des accords de paix ont été signés. La guérilla a rendu les armes sans que le gouvernement n'accomplisse son côté des promesses. Signer la paix pour voir Montt mourir à quatre-vingt-onze ans en toute impunité, pour voir passer les excuses officielles de Clinton qui ne changent rien, pour voir une population continuer à mourir de faim et d'injustice. Et les yeux de José qui n'en peuvent plus et qui se ferment, et les tiens qui n'y croient pas, qui ne veulent pas y croire, et les flaques

à vos pieds, et les montagnes qui saignent encore, et la boue sur ta rétine, la tache de toute cette eau tombée.

Alors que tu crois voir la fin devant toi, le bout des forces, José rouvre les yeux, se lève et te dit : viens, *je vais être en retard*. Tu le suis, dans la rue, jusqu'au café, et tu te retrouves entourée d'une dizaine de femmes et d'hommes, les montagnes cachées sous leur peau. Tu les vois commencer la réunion. Tu comprends alors que les forces sont grandes, les forces ne s'arrêtent pas et battent toujours, tant que les cœurs battront il existera des femmes et des hommes assez forts pour rouvrir leurs yeux et continuer, pour se réunir et habiter les montagnes encore.

Tu te réveilles durant la nuit pour repasser en boucle ce que tu as appris la veille, l'état du monde et ta compréhension de celui-ci bougent et se morcellent à chaque jour. Tu te réveilles pour ressasser l'intensité de ce qui s'apprend et se voit en même temps. Tu écris des phrases dans ton journal du genre : *Il n'y a rien comme voir de près les injustices, parler avec des gens qui souffrent de ces injustices, aimer des gens qui souffrent de ces injustices pour vraiment se rendre compte que ces injustices existent*, mot pour mot, ces fossiles de ta candeur. Tu te réveilles durant la nuit, enfin tu te réveilles, et tu te retrouves sur un pont, à naître encore.

Tu te réveilles, tu te rends compte que les miroirs t'ont retrouvée. Tu te réveilles face à l'injustice du monde dans lequel tu es une des seules à t'en sortir saine et sauve, une des seules à ne pas en souffrir. Au milieu de la nuit, tu te réveilles en colère face à un monde qui te renvoie ton reflet, ta colère envers toi-même, envers les tiens, une colère qui te ramène à toi, encore, en boucle. Tu reçois cet été-là en pleine face comme un cadeau qui fait mal, cet été-là tu reçois ton propre visage en pleine face et ça fait mal.

Quelque part entre les mines et les bananes se dressent, effrayants, les miroirs aux coins coupants. Ils t'entourent comme un grand boulevard, comme une avenue trop longue qui s'étend sur la table, dans l'espace qui se joue entre José et toi. Le reflet de ce qui apparaît de toi dans la voix de José, le reflet de toi qui commences à comprendre le concept de la division internationale du travail, toi qui comprends que la richesse n'est pas tombée au Nord par hasard, qu'elle n'est pas tombée du ciel. Tu comprends que ton corps est du côté de ceuzes qui conquièrent et qui gagnent, ton corps est à la fois porteur d'une faute et d'une richesse, ta faute, ta richesse, ta blancheur, c'est la même chose.

Dans les miroirs-sentinelles tu vois tes cheveux blonds, blondis au soleil du Sud durant l'hiver, ces cheveux de la couleur de l'or pillé par les mines canadiennes, par le colonialisme et l'impérialisme blanc, et le lien est là, le lien entre ton corps blond et blanc et le fait que tu puisses venir te faire dorer les bras au soleil durant l'hiver, le lien entre les mines et les bourses d'étude qui te permettent de venir essayer de comprendre le lien entre la faute et la richesse. Tu dois faire éclater la bulle à chaque moment autour de toi pour réussir à voir quelque chose, à voir le lien.

Prise en otage dans l'avenue des miroirs, tu te vois, toi dont les yeux brillent quand tu regardes la carte du monde, cette carte est comme un monde à déployer dans ton corps et tous ces pays que tu connais tu les comptes un peu comme des trophées, et les autres comme des bonbons à attraper, comme des promesses de soleil et d'enrichissement personnel, d'expériences, de grands vents et de montagnes.

Toi à qui on a toujours dit que tout est possible, tu sais que tu peux tout faire et tu fais tout. Tu es née avec des dents affilées et le monde en est un dans lequel tu trouves devant toi un buffet illimité à toute heure de la journée, tu mords dans la vie à pleine bouche et ça te remplit les joues, ça coule entre tes lèvres.

Toi qui as le droit d'y goûter de cette façon-là parce que tes lèvres sont rose pâle, toi qui te demandes de quel droit il s'agit, de quel droit tu peux avaler tout ça, de quel droit ce ventre plein, et le lien est là, le lien entre ton ventre plein et la petite fille au milieu du pont : tu vides sa boîte de bonbons sans en payer le prix.

Et tu essaies de briser les miroirs, de contrer les sentinelles et ton reflet avec la bataille de ton corps, la bataille entre cette blancheur et tes yeux pleins de pluie, les montagnes qui tombent en pans sur tes joues, le déluge au fond de ta gorge, les chaises en bois de travers, ton corps de travers, prise dans cette injustice, prise dans ces miroirs énormes qui placent ton corps et ta culpabilité au centre. Tu te bats contre ces miroirs pour voir au-delà de ceux-ci et penser à ce qui compte, à ceuzes qui comptent, et déposer ton poids, le poids de ce corps, sur cette grande et immense plateforme composée de toutes ceuzes qui y croient, qui se battent, aux côtés de José et ses compañoerxs, aux côtés de la petite fille qui réclame sa dignité, aux côtés de ce qui n'est pas ton combat mais où tu as une place quand même, sauf que tu es prise dans cette avenue de miroirs, et tu peines à sortir de toi-même.

Montréal, Québec

Tu essaies d'en parler. À tout le monde. De parler de ce que tu as appris. Vite, tu comprends ton impuissance.

Vite, tu te vois, toi, toi qui sais, qui sais et apprends toutes ces choses, ces révolutions et ces trahisons et ces mort·e·s, toi qui les sais de près, toi qui piles sur les mêmes sols et partages les mêmes nuages, et pourtant, ce que tu peux en faire est limité, toi qui frappes ces limites de plein fouet.

Toi qui te retrouves hantée par cette même question, trop souvent, *à quoi ça sert, de savoir, à quoi ça sert, d'en parler.*

Toi qui peux regarder ton reflet dans ces yeux qui s'ouvrent grand et ces paroles qui se répètent et s'imbriquent sans fin, *je ne savais pas, nous ne savions pas*, et maintenant nous savons et cela ne change strictement rien à la vie des Guatémaltèques, ça ne change rien.

Toi à qui on répète *savoir c'est déjà beaucoup savoir c'est le premier pas*. Tout le monde dit ça tout le temps, mais tu te demandes ce que c'est, le pas d'après, tu te dis qu'il est grand temps de le savoir, et de le prendre.

Toi qui en parles à des dizaines de personnes en pensant que chacune d'entre elles en parlera peut-être à une dizaine d'autres, et tu imagines une chaîne d'information qui se transmet, le murmure invisible qui se rend sûrement quelque part, parfois, tu te demandes où.

Toi qui as le tournis devant ces questions trop grandes, toi qui ne sais pas comment t'y prendre pour les contourner, toi qui dois entamer tes études universitaires. Toi qui continues ta vie.

Déménager à Montréal. Apprendre à cuisiner. Retenir le nom des rues. Trouver les pistes cyclables. Te reposer dans les parcs. Faire l'épicerie. Gérer ton budget. Magasiner dans les friperies. Découvrir tes quartiers préférés. T'installer dans ton appart. Faire le ménage. Essayer des recettes. Courir sur le Mont-Royal. Devenir végétarienne. Acheter tes légumes au marché Jean-Talon. Faire des crêpes le samedi matin. Avoir des cours. Acheter des livres usagés. Étudier l'ancien français. Étudier la théorie de la réception. Trouver ça compliqué. Trouver ça intéressant. Lire Balzac. Lire Zola. Lire Duras. Lire Ducharme. Lire Brossard. Aller au ciné-campus. Découvrir Almodovar. Redécouvrir Richard Desjardins. Décider de ne plus écouter de séries télé. Écouter Friends quand même. Rencontrer du monde. Aimer tes nouvelles amies. Aller à la bibliothèque. T'engager dans de longues discussions. Dîner au local de l'asso. Être stressée à cause de l'école. Finir ta première session. Rentrer à la maison pour les vacances. Gagner des bourses. Faire des soupers. Prendre des cafés. Prendre des marches. Voir ta famille. Voir tes amies. Travailler sur ton couple. Travailler sur toi-même. Faire des plans. Avoir des projets.

Décider de repartir.

León, Nicaragua

Tu es guide bénévole avec Quetzaltrekkers, une ONG qui génère des fonds en vendant des randonnées sur les volcans. L'argent ramassé sert à soutenir des organisations locales, dont Las Chavaladas, qui s'occupe des enfants dans les rues de León.

Les enfants sans-abris. Les enfants toxicomanes. Des concepts difficiles à saisir, qui te dépassent.

Jusqu'à ce que tu les vois, pour la première fois. Ils sont là, devant tes yeux, à essayer de jouer au soccer. Les enfants de la rue et la drogue dans leurs corps partout, les bouteilles de plastique et leurs fonds de colle qu'ils respirent à chaque minute. À chaque fois un buzz qui brûle, les yeux dans le vide, la balle de soccer molle entre leurs pieds, leurs pieds nus.

Tu vois deux garçons foncer sur un plus petit, le plaquer au sol, lui voler sa bouteille, partir en courant. Tu vois le plus petit se relever pour ramasser des pierres, les plus coupantes, tu le vois chasser les deux voleurs sur le trottoir, tu le vois retomber en pleurant.

Tu rentres en larmes, assommée. Judy te trouve dans la chambre et essaie de te tranquilliser en t'expliquant qu'ils ne sont pas aussi jeunes qu'ils en ont l'air, qu'ils sont plus petits parce que la colle leur mange le corps, comme si ça aidait, comme si c'était ça, consoler. Puis elle te dit que c'est normal d'être émotive au début, surtout pour les filles, et ça t'énerve tellement comme commentaire que tu te calmes un peu. Elle t'assure qu'amener des touristes camper sur les volcans est la meilleure façon d'aider. Tu t'endors, épuisée, en t'accrochant à la pensée que ta place est là, dans la terre rouge et la beauté de chaque lever de soleil, dans la fumée d'un volcan qui peut exploser à tout moment.

À partir de ce moment-là tu te mets à chercher des bouteilles sur tous les gars qui semblent errer comme entre deux mondes dans la rue et tu la trouves toujours, cette maudite bosse sous les chandails qui dit leur errance, qui dit leurs corps atrophiés, qui dit leurs yeux dans le beurre, leurs sourires trop loin, la douleur qui rentre en toi. Mais les jours passent, et tu ne pleures plus.

C'est un soir de semaine, tu marches dans les rues de León à l'heure magnifique où les oiseaux chantent de ce chant-là, de ce chant de soleil qui rougit et l'excitation bouille en toi, tu es contente d'être en plein dans cet hiver suspendu et tu le sens partout sur ta peau. Tu as ton sac de randonnée sur le dos pour ramener une épicerie trop lourde, tu vas guider El Hoyo demain et ça va être une belle journée de fumée volcanique encore, de rires avec Marden, l'autre guide Nica qui connaît le nom de tous les arbres et n'a pas peur de prendre les serpents entre ses mains.

Tu manques de trébucher sur l'enfant qui git au milieu du trottoir, qui dort même s'il n'est pas six heures encore. Ses bras sont rentrés dans son t-shirt et ses cheveux sont recouverts de poussière. Rien n'est normal.

Tu regardes cet enfant en pensant merde merde merde et en ne sachant pas quoi penser de plus, en pensant il n'y a pas de DPJ ici et tu ne peux rien faire d'autre que de le contourner en baissant les yeux, que de continuer ton chemin vers le marché en te rappelant que c'est le mieux que tu puisses faire, blaguer avec Siomara en achetant les légumes, préparer des sandwiches, guider ton groupe sur le volcan, générer trente pour cent de profits pour ces corps qui meurent à tes pieds.

Quand les autres bénévoles et toi en avez assez d'être dans un pays pauvre, vous allez au Quick Stop, le dépanneur où la lumière trop blanche rappelle les États-Unis et où l'air climatisé repose vos corps. Vous achetez des Pringles au prix américain, vous encouragez le caissier à pratiquer son anglais cassé avec vous, vous prenez bien votre temps parce qu'enfin vous êtes un peu à l'abri. Mais l'abri n'existe pas, Pedro cogne à la vitre. Vos yeux doivent s'ajuster à la nuit dehors, et dans le noir, il est le spectre qui vient hanter les riches. Il demande de l'argent, il fait signe qu'il a faim, il tient à peine debout en vous criant à l'aide. La vitre est assez épaisse pour ne pas l'entendre. Vous attendez qu'il parte. Vous rentrez à la maison pour boire des bières et faire jouer du reggaeton et remplir les quatre-vingt-seize bouteilles d'eau pour la randonnée du lendemain. Vous avez trouvé la manière d'avaler vos Pringles quand même.

Tu es dans le bureau quand Kevin apparaît à la porte, tu vérifies que sa bouteille est bien cachée sous ses shorts avant de le laisser entrer. Il dit : *Me robaron les chinelas*, il s'est fait voler ses sandales y *el sol quemá*, le soleil brûle sur les trottoirs de la saison sèche. Tu penses tout de suite à la paire de Toms qui traîne depuis deux semaines dans le patio, des Toms Not For Resale noires qui se vendent à trois dollars dans la rue, la

fameuse paire de Toms promise à l'achat d'une paire dans le Nord. Les pieds craqués de Kevin réclament leur dû et tu te dis *a la mierda, toma Kevin para tus pies*. Tu le croises deux jours plus tard, pieds nus, sa bouteille de colle pleine et ses yeux volant à des kilomètres de toi.

Une autre fois Pedro entre en trombe dans le bureau alors que tu es en train d'inscrire un couple d'Allemand·e·s pour El Hoyo. Depuis que tu es arrivée, Pedro a un bras dans le plâtre, la moitié des cheveux décolorés et sa bouteille fourrée dans la bouche en permanence. Tu lui dis aussitôt : *Pedro sabes que no puedes entrar con tu botella aquí*, mais il reste à vaciller au milieu du bureau et prend une bouffée de colle en te regardant, sa bouteille coincée dans son t-shirt, le menton dans le cou, le blanc des yeux, ses cheveux jaunes, son plâtre sale, les Allemand·e·s qui regardent. Tu le prends par le bras, le bon, celui sans plâtre, et tu le forces à sortir. Tu le renvoies sur le trottoir crotté, le trottoir qui brûle les pieds comme un trou noir au fond duquel tu ne peux que lui dire d'aller à Las Chavaladas. En rentrant dans le bureau, tu te souviens des Allemand·e·s qui veulent vraiment monter sur un volcan le lendemain, et toi tu veux vraiment aller pleurer ailleurs que dans ce bureau mais tu souris encore, et te crispes encore, et *The volcano El Hoyo is really nice you will like it, I'm sorry about that*.

Tu demandes à Danila, une intervenante de Las Chavaladas s'il y a des filles sans-abris à León. Danila t'explique que d'habitude les filles abandonnées dans la ville sont prises dans des réseaux de prostitution, qu'elles ne restent pas en liberté dans les rues très longtemps. Elles existent, les filles sans-abris, mais on ne les voit pas, elles sont hors d'atteinte, c'est très difficile pour les ONG de les aider. C'est pour ça que la prévention est importante, c'est pour ça que Las Chavaladas essaie de repérer les filles à risque avant qu'il ne soit trop tard. Quelques jours plus tard, tu aperçois une jeune fille entre les craques d'un bâtiment en construction, vide. Elle est en haillons, elle ne semble pas en mener large. Tu te demandes combien de temps elle va rester là. Tu te demandes ce qui l'attend. Tu penses à toutes ces filles, prises dans les craques, qu'on ne voit pas.

Après deux mois ça commence à te sembler absurde de monter trois fois par semaine sur une chaîne de volcans où les jeunes que vous essayez d'aider n'ont jamais mis les pieds, alors avec Las Chavaladas, tu décides d'organiser une randonnée pour les chavalos sur Telica. Les gars sont ravis, ils blaguent sans arrêt, lancent des pierres aux arbres pour en faire tomber de petites mangues dures, ne ratent jamais leur cible et mangent la chair verte en souriant. Dans la dernière montée avant d'arriver au cratère chaque chavalon pousse un·e adulte dans le dos pour que ça aille plus vite. Tu sens la force des mains d'Eduardo sur ton sac. Tu as monté cette côte une dizaine de fois mais ça n'a jamais été aussi facile, jamais aussi réussi.

Dans l'odeur du soufre, Jaime t'écrase la main. La lave craque en grands bruits et tu entends les rires des autres chavalos qui attendent leur tour pour s'approcher du cratère en se moquant, impressionnés eux aussi. Au bord du gouffre, après les kilomètres d'arbres secs et de petits lézards chassés sur le sentier, les chavalos sont enfin redevenus des enfants à tes yeux.

Dans la camionnette de retour tu t'assois en face de Joel, tu l'avais souvent vu jouer avec les chiens errants mais tu ne connaissais pas son nom avant la randonnée, avant les roches de lave partagées comme des cadeaux. Tu regardes sa joue tomber contre l'épaule d'un intervenant de Las Chavaladas, Enrique, que tous les jeunes adorent et qui peut-être leur sert un peu de parent. Joel s'endort au milieu des autres qui se laissent à leur tour aller au sommeil comme une portée de petits chiots blottis. C'est tellement bon que tu ne peux pas t'arrêter de les regarder, de boire encore et encore le calme de leurs visages assoupis. Tu regardes le sourire bienveillant de Enrique pour te convaincre que ça compte, qu'au moins ce moment, il existe.

Ce soir-là, tu te retrouves sur la terrasse du Mirador pour célébrer le succès de la journée avec les autres bénévoles. Vous trinquez à la santé des chavalos qui ont réussi à monter le dénivelé de huit cents mètres en flip-flop et qui ne sont pas tombés dans le cratère. Quand les gars commencent à raconter pour la énième fois leur histoire d'auberge de jeunesse infestée par les fourmis, tu cesses de les écouter et tu promènes ton regard autour de toi. Tu regardes en bas et tu vois Joel dans la rue, Joel qui quelques heures plus tôt voyait pour la première fois de sa vie le volcan grâce auquel vous subventionnez ses douches et ses repas, mais pas son lit parce qu'il n'y a pas assez d'argent pour ça, Joel beaucoup trop jeune pour être seul dans la rue à cette heure et tout d'un coup tu ne veux plus être là, assise dans ce bar trop haut, tout d'un coup tu veux aller les chercher dans la nuit et leur donner des lits, tu veux crier que tout ça n'a aucun sens, tu veux faire tomber toutes les bouteilles de bière sur la table, tu veux t'en échapper.

À chaque jour de cette saison sèche la chaleur augmente, la température mesure le temps qu'il te reste à León, et ce matin-là, il fait tellement chaud que tu es nostalgique d'avance en regardant Juan faire son petit spectacle de break dance dans le bureau. Il réclame de la musique parce que c'est son anniversaire, c'est son anniversaire deux fois par semaine, mais tu mets quand même du rap féministe, tu essaies de lui expliquer ce que c'est que le féminisme et il t'écoute patiemment. Quand l'heure du dîner arrive, tu l'invites à manger au comedor, tant pis. À l'heure du souper, il t'attend de pied ferme à la porte, *et merde, il ne me reste que deux semaines ici*, que tu te dis, qu'est-ce qu'il

peut se passer de très grave, Juan a faim et tu es riche dans ce pays où les assiettes pleines coûtent deux dollars, *bien sûr qu'on peut y aller ensemble, vamos Juan.*

Juan t'attend dans la rue et vous allez manger ensemble. Tu te sens coincée, tu te dis qu'au moins il passe quelques heures par jour sans respirer sa colle, qu'au moins il mange. Mais tu sais que quelque chose t'échappe.

Autour de la table, la conversation dévie sur les chavalos. Tu en profites pour te confesser, *Juan mange avec moi tous les jours et je ne sais pas trop quoi faire ni quoi en penser*, et tu vois les yeux de Ricky se durcir, Ricky qui est là depuis un an et qui sait de quoi il parle. Il te demande si tu te rends compte qu'en payant les repas de Juan tu lui montres qu'il peut passer ses journées dans la rue à prendre de la drogue et que si cette survie à petit feu est possible, c'est à cause de touristes comme toi, que si les touristes comme toi se tenaient un peu tranquilles peut-être alors que Juan et tous les autres iraient à Las Chavaladas et pourraient ne pas mourir de la colle à vingt-cinq ans. Tu es prise en faute.

Cette nuit-là, tu pousses plus loin les mots. Tu penses à la force du bras de Juan quand il réclame un geste d'affection et te prends par le cou, et à la sensation sur ta nuque quand tu y résistes, quand tu dis non, ne m'embrasse pas. Tu te souviens des orphan huggers, ces touristes qui font le tour des orphelinats d'Afrique pour recevoir de l'affection sans comprendre que les adultes qui ouvrent leurs bras et donnent des peluches et disparaissent comme de la fumée ne font qu'augmenter la carence affective de ces enfants. Tu te rends compte que dans quatre jours tu vas partir comme de la fumée et que Juan va rester là, à attendre les prochains bras grands ouverts qui l'abandonneront à répétition.

Et dans la nuit lourde d'une chaleur qui ne part pas, les miroirs apparaissent, t'avalent, t'attrapent, le long des chemins, et tu commences à te voir, toi.

Toi qui n'as pas su comment donner.

Toi dont les bonnes intentions n'ont pas suffi.

Toi qui aurais mieux fait de rester à ta place sur les volcans et trouver ça beau.

Toi qui n'as pas mesuré les impacts, toi qui n'as pas su voir les conséquences.

Toi comme l'horizon à la fuite sur l'océan, là où le soleil tombe et ne s'arrête jamais, là où les montagnes sont trop hautes.

Toi qui devrais savoir quoi faire parce que l'état est d'urgence, parce que l'injustice et la tâche qui vient avec sont pris dans un temps qui presse, parce que le monde ne va pas, parce que les fibres de ton corps poussent de grands cris, réclament des réponses, de l'action, de l'espoir.

Toi qui te retrouves de nouveau devant la petite fille sur le pont. Elle est encore là. C'est encore là, le bruit de son poing sur les carrosseries, le carton mouillé qui repose sur sa tête, ta mère à côté, ton frère qui lui aussi a vu.

Tu es prise sur ce pont, que tu ne sais pas comment traverser. Tu regardes la petite fille et tu te demandes quoi faire.

Montréal, Québec

Boire des bières à l'Escalier. Remonter Saint-Laurent. Prendre des notes, dans les cours. Préparer des pâtes. Souper avec tes coloc. Regarder des films de Xavier Dolan. Acheter des livres dans le Mile-End. Prendre un café en dessinant. Écouter la peine de ton amie. Danser sur du beat latino. Jouer avec le chat de l'appart. Avoir une nouvelle idée. Faire du dumpster. Trinquer. Pédaler la nuit à vélo. Aller au lancement de disque de ton frère. Voir ta psy. Méditer. Créer un lien avec toi-même. Lire beaucoup pour l'école. Être tannée des théories abstraites. Faire des bibliographies. Découvrir de la musique. Pique-niquer au parc Jarry. Être bénévole dans une librairie solidaire. Avoir un amant. Rire beaucoup. Fumer des joints sur le balcon. Trouver la lumière belle. L'écrire. Regarder les photos sur ton cellulaire. Tomber sur une photo de Juan. Être surprise. Penser *ils sont encore là*. Les chavalos, ils continuent à exister, à déambuler dans les rues de León. Ils sont encore là.

Te voir, toi qui oublies. Dès que c'est possible tu oublies que le monde existe.

Toi qui es distraite par toi.

Toi qui te fais un bracelet scellé au feu pour ne pas oublier, toi qui oublies quand même.

Toi qui tombes sur l'injustice comme si tu trébuchais sur un tronc, comme toujours surprise qu'elle soit là, comme jamais capable de vraiment t'en rappeler.

Toi qui repars, encore, en espérant ne plus oublier.

León, Nicaragua

Automne 2018

Tu es de retour au Nicaragua. Cette fois-ci, c'est différent.

Quatre cents martyr·e·s meurent dans les rues du Nicaragua entre les mois d'avril et de juillet 2018. Durant les mois qui suivent, six cents autres sont jeté·e·s en prison pour avoir critiqué le gouvernement, pour avoir manifesté. Quatre cents, six cents, ce sont les chiffres officiels, qui effacent et oublient tou·te·s les autres, ceuzes qui ne seront jamais compté·e·s.

Au Guatemala, tu avais fini par croire que la solution était claire, que la révolution, si elle avait fonctionné, aurait été la cure à tous les problèmes du pays. Au Nicaragua, la révolution a fonctionné, les sandinistes ont réussi à expulser Somoza de leur pays après quarante ans de dictature. Mais maintenant, quarante ans plus tard, comme dans une symétrie parfaite et cruelle, le pays explose à nouveau, le pays explose parce qu'après trop de décennies au pouvoir, Daniel Ortega, le président révolutionnaire, est devenu comme Somoza. Maintenant, les gens crient dans la rue *Ortega Somoza es la misma cosa*, au risque de se faire tirer dessus par ordre du gouvernement. Le Nicaragua est en crise et cette fois-ci, tu sais que ce n'est pas la faute des États-Unis. La révolution n'aura rien sauvé, et c'est une blessure que de ne plus y croire.

Tu es de nouveau en route vers León, mais cette fois-ci, c'est différent. C'est différent dès la première heure où tu descends de l'autobus. Tu marches sous le soleil plombant. Il fait chaud, beaucoup trop chaud, tu marches vite en cherchant les maigres ombres d'un parc. Le soleil t'aveugle alors que tu vois les couleurs des bancs et des lampadaires, les couleurs du FSLN, le Frente Sandinista de Liberación Nacional, le parti au pouvoir qui au fil des années trop longues a recouvert le pays de sa palette couleur bonbon. Au Nicaragua, depuis des années, le parti et le gouvernement, c'est la même chose et la même image, la même peinture partout. Le même rose écœurant sur les murs de l'hôpital où tu avais dû te faire vacciner contre le tétanos. Le même vert et bleu dans les bureaux de poste et les bibliothèques. Le même jaune sur les pancartes le long des routes, où sourient la vice-présidente et son mari, le président, sous les mots *Amor a Nicaragua*. Ces couleurs te donnent envie de vomir sur chaque faux mot

d'amour. Quand on aime un peuple on ne le trahit pas. Quand on aime un peuple on ne l'assassine pas en parlant d'amour les mains pleines de sang.

Tu prends la route vers le mausolée, tu tombes sur le visage d'Álvaro. Álvaro avait quinze ans lorsqu'il a été tué en apportant de l'eau pour les protestataires durant la première semaine de la crise. Il est tombé d'une balle dans le cœur. Le lendemain, les murs du pays en entier se sont couverts de l'étampe de son visage et de ses derniers mots, *Me duele para respirar*. Ces mots de douleur en écho aux autres, *Ortega Asesino*, *Fuera Ortega*, *Muerte a Ortega*, en écho aux quelques phrases qui restent parmi la trace de toutes les autres censurées par le gouvernement.

La majorité des graffitis écrits par le peuple a été effacée et remplacée par des slogans du gouvernement. Des slogans en rouge et noir : *Nicaragua quiere paz*, *Justicia contra los asesinos*, et l'étampe du visage d'Ortega dans le même style que celui d'Álvaro comme pour cracher au visage du martyr. Dans les bouches des politicien·ne·s au pouvoir, les citoyen·ne·s qui ont marché sont des assassin·e·s. Dans leur tête, la paix s'obtient par la peur. Dans leurs mots le monde est à l'envers. Et le visage d'Álvaro pour s'en rappeler, son visage à quelques centimètres du tien sous le soleil brûlant, à côté de celui d'Ortega, *duele respirar*.

Tu vois passer une voiture de police qui transporte une prisonnière, tu reconnais l'uniforme. Tu croises le regard de la jeune femme, tu veux lui dire *courage* avec tes yeux, elle a peut-être volé une banque, mais au cas où, juste au cas où tu aimerais lui dire : *rezo por ti y por todos lxs demás, rezo para que salgan pronto, para que esta locura cese*. Tu n'as pas le temps, la voiture passe trop vite.

Tu arrives au mausolée, cette place ronde où reposent les martyrs sandinistes depuis un demi-siècle. Tu vois le drapeau du FSLN trôner, le drapeau de la révolution et ses couleurs, le noir et le rouge, le rouge pour le sang qui a coulé et le noir pour le deuil de tout ce qui a été perdu. FSLN : les lettres cousues comme une insulte aux corps sous la terre. FSLN : les quatre lettres de ce qui ne tient plus. FSLN : ce qui est trahi, la trahison du drapeau qui clape au vent sur l'absence de celui du Nicaragua. Tous les drapeaux bleus et blancs ont disparu lorsque le mouvement civil en a fait son symbole, le symbole d'un peuple qui réclame son droit de libérer son pays de l'emprise du parti, un peuple qui continue sous l'ombre du drapeau noir et rouge à parler de bleu et de blanc, de paix et d'eau qui tombe en grande flaque des mains d'Álvaro, de l'eau bleue qui reste là, à caresser la côte et laver le sable.

Tu te rends sur le site des ruines du bâtiment de l'asso étudiante sandiniste en redoutant le pire, tu as vu des photos au mois d'avril et León avait l'air d'être en guerre au milieu des flammes. Tu retrouves le bon coin de rue et sur les murs détruits par le feu, tu vois tomber, pan par pan, les visages des héros sandinistes. À travers les mots de tes ami·e·s qui étaient là, tu vois le gouvernement mettre lui-même le feu au bâtiment de l'asso pour pouvoir accuser les protestataires, le grand feu qui avale tout ce qu'il reste d'une révolution perdue. Tu regardes la murale sur le bâtiment qui fait face aux ruines, une murale commémorative peinte pour que jamais ne soit oublié le massacre de quatre étudiant·e·s sandinistes en cinquante-neuf sous Somoza. Tu penses à tou·te·s les corps qu'il faudra y ajouter quand la crise sera finie.

Quelques jours plus tard, tu te retrouves sur la cime magique d'un volcan, la nuit tombe et tu vois les lumières de Managua s'allumer une à une au-dessus du lac et du Momotombo qui fume sans arrêt. Tu penses aux prisonnièr·e·s politiques que tu as vu·e·s à la télé, tu te demandes quelles lumières sont les leurs. Tu sens le vent en rafales infinies sur ton visage et tu le leur envoies. Tu entends leurs chants, leur hymne national qui leur vaudra des coups. Le lac entre vous crie leur courage et leur force. Ce soir chaque étoile est pour iels, ce soir la pleine lune soulève ton corps et tu envoies sa lumière aux femmes enfermées. Ce soir tu aimerais que le Momotombo explose à son tour, après San Cristobal et Telica qui ont craché de la cendre et des roches cet été, les volcans pour hurler sur ce qui ne va pas.

Ça fait des jours que tu regardes le musée de la révolution de loin. Tu sais que t'y attendent des ex-guérilleros sandinistes qui vont te raconter leurs exploits passés, leurs douleurs, la gloire de la révolution. Tu prends ton courage à deux mains, tu décides d'y entrer pour voir ce qu'ils ont à en dire. Tu te prépares mentalement à te frapper à une idéologie tordue en te rappelant que la vie de ces hommes s'écroulerait s'ils n'y croyaient plus. Tu refuses de les justifier, mais tu te rappelles qu'ils sont bourrés du même discours depuis quarante, cinquante, soixante ans.

Une fois sur place, quand ton guide te dit : *il ne faut jamais au grand jamais lâcher notre révolution parce que si on la laisse aller ne serait-ce qu'une minute c'est fini à jamais*, tu entends, dans toute sa force, le danger d'une vérité qu'il faut suivre à tout prix et qui reste comme une tache indélébile. Quand il t'explique les tactiques d'attaque et de défense que son bataillon utilisait dans la montagne durant la lutte contre Somoza, tu comprends aussi que la justification de la violence continue à marteler dans leurs

oreilles, qu'elle martèle trop fort pour que les plus lâches d'entre eux soient capables d'entendre que la situation a changé.

Ton guide te raconte des mensonges de propagande en écho avec les visages d'Ortega et de sa femme Rosario Murillo, affichés partout sur les murs. Ortega et Murillo ont fait la révolution, Ortega a passé sept ans en prison, Ortega a donné sa jeunesse pour combattre une dictature, et maintenant Ortega semble avoir tout oublié. L'ampleur de leurs oublis retombe dans la bouche de ton guide que tu réussis à écouter en serrant les dents.

Tu passes incognito jusqu'à ce que tu poses une question sur les paramilitaires, une question qui serre ton ventre quand il te regarde dans les yeux trois secondes de trop avant de te répondre une absurdité, avant de te dire que les paramilitaires sont en fait des délinquant·e·s venu·e·s des gangs du Salvador. Tu sens la peur monter, cette peur qui devient de plus en plus familière depuis que tu es ici, mais à laquelle tu ne t'habitues pas. Très vite, tu dis *oui monsieur c'est vrai vous avez raison c'est compliqué et je n'ai aucune opinion sur le sujet*, tu te rappelles que tu as signé ton vrai nom dans le cahier d'inscription et tu as soudainement besoin de sortir de là, tout ton corps te demande d'aller te réfugier dans le parc ou dans l'église, n'importe où sauf rester dans cet immeuble rempli de sandinistes et des visages d'Ortega et de Murillo qui te regardent trop longtemps.

En sortant en trombe dans la rue, sous le soleil aveuglant, tu vois la silhouette de Sandino qui regarde la ville du haut de l'université. Sandino ne devrait pas être sur un bâtiment public, mais surtout ne devrait pas voir cette crise, et tu imagines son ombre couler le long du mur, couler jusqu'au musée de la révolution et demander une autre fin, demander une pluie énorme.

Assise sur ton banc de parc pour reprendre ton souffle, les mots de ton guide refont surface. *Todo bien*. Selon lui, la crise a duré trois mois, *no más*, et maintenant tout est redevenu normal. Il a dit : *gracias a dios ahora está todo bien*, et tu sens la colère grandir en toi, *todo bien, todo bien*, tout est beau tout va bien, et tu aurais tellement envie de retourner dans ce foutu musée pour lui cracher tes mots au visage, pour lui demander s'il trouve vraiment que c'est *todo bien* les deux sœurs condamnées à trente ans de prison parce qu'elles ont apporté du café à des voisin·e·s, que c'est *todo bien* ces-dits voisin·e·s qui sont aussi en prison pour avoir protégé leur quartier des paramilitaires avec des barricades, que c'est *todo bien* cet homme retenu captif pour avoir chanté l'hymne national dans la rue, que c'est *todo bien* les trois cents

médecin·e·s renvoyé·e·s pour avoir soigné des protestataires blessé·e·s par la police, que c'est *todo bien* les ONG saccagées et dissolues parce qu'elles parlent de droits humains, que c'est *todo bien* le papier et l'encre des journaux retenus à la douane, que c'est *todo bien* les stations de radio brûlées, que c'est *todo bien* les vingt policier·e·s armé·e·s qui envahissent une école primaire pour mettre à la porte une enseignante qui a critiqué le gouvernement sur Facebook.

Tu as le goût de lui dire, évidemment, que c'est *todo bien* parce que les autres profs n'écrivent plus rien après ça, que c'est *todo bien* parce qu'il y a des fausses manifs, que c'est *todo bien* parce que les employé·e·s du gouvernement sont payé·e·s pour agiter des drapeaux aux ronds-points de Managua, que c'est *todo bien* parce que tout le monde est terrifié.

Surtout, surtout, ce que tu aurais envie de lui dire d'une voix forte et claire, c'est que ce n'est pas *todo bien*, que c'est *todo mal* la mort de quatre cents personnes, que c'est *todo mal* les vingt-neuf enfants assassiné·e·s, que c'est *todo mal* les mères en deuil, toutes les familles en deuil, *todo mal* les sandinistes trahi·e·s qui se sont battu·e·s pour voir Ortega assassiner leurs petit·e·s-enfants, *todo mal* les six cent personnes qui vont passer Noël en prison, *todo mal* les quarante mille Nicaraguayen·ne·s exilé·e·s, *todo mal* les crimes contre l'humanité impunis, *todo mal* et grave, mais dans le musée tu as mordu tes lèvres, tu as rentré ta bouche vers l'intérieur et tu n'as rien dit, tu as dit *todo bien* parce qu'on pourrait t'expulser du pays, *todo bien* parce que toi aussi tu as peur.

Tu as peur, tu as eu peur dans le musée et tu as encore plus peur ce soir-là quand tu lis dans le journal que la police a fouillé la maison d'une étrangère sans raison. Tu te rends compte que ça pourrait être toi. Tu penses à toutes tes notes de terrain dans ton cahier et à ton texte dans ton ordinateur, tu sens la panique monter. Tu brûles tes feuilles dans le patio, tu effaces les photos dans ton téléphone, tu encodes ton texte, tu inventes des mots. La crise devient la raya, le FSLN devient le GAS, Sandino devient Sable, et ainsi de suite, et le bruit que fait ton ordi à chaque mot que Word remplace automatiquement, et l'odeur de la fumée dans le patio. Le lendemain, tu ne veux plus parler, tu abandonnes l'idée de la lettre ouverte, malgré toi tu te sens mal d'avoir écrit, de t'être mise en danger, tu évites le regard des policier·e·s dans la rue. Tu te sens en faute. Tu te rends compte que c'est ça, la répression, tu te rends compte que ça fonctionne.

Et pourtant, tu ne risques rien, toi. Tu risques seulement de te faire expulser d'un pays qui n'est pas le tien. Toi tu es protégée, encore, par ta blancheur et ta nationalité, alors que les autres, autour de toi, ceuzes qui résistent, iels risquent leurs vies et ça t'aura

pris cette peur dans le ventre pour comprendre un peu mieux leur courage. Le courage des jeunes dans la rue, le courage des professeur·e·s qui les joignent, le courage des prêtres catholiques qui critiquent haut et fort les violences, le courage des voisinages qui se tiennent les coudes, le courage des défenseur·e·s des droits humains.

Le courage des journalistes, le courage de Chamorro et de son équipe qui tous les soirs risquent leurs vies sur le canal douze. Chaque fois que tu ouvres la télévision, tu te demandes s'iels seront encore là. Chaque soir de plus est une résistance un peu plus longue, jusqu'au jour où la police prend possession de leurs bureaux. Le décor change, c'est un studio différent à chaque fois, et de studio improvisé en studio improvisé, la liberté continue à battre comme elle peut. Jusqu'au soir où il est huit heures sur le canal douze et que les sons étranges d'un vieux western prennent toute la place. L'image est en noir et blanc, elle est floue. Chamorro est en exil au Costa Rica. Tu fermes les yeux en espérant te tromper, mais en les rouvrant, tu ne vois que le sable à l'horizon, et le vide que ça crée, et ce qu'il manque sur l'écran, et le silence de ce qui ne se dit plus, le peu qu'il reste.

Et toi, au bout de ce silence, ton reflet, sur l'écran noir, qui ne dis rien.

Toi qui n'aurais pas manifesté au mois de mai contre Ortega même si tu avais été là, toi qui as trop peur, toi qui fais semblant d'être d'accord en regardant le courage des autres souffler sur le lac.

Toi qui te dis que ce n'est pas ton combat, que ce n'est pas ton peuple, et que de toute façon, tu ne sais plus si tu crois aux révolutions qui doivent être recommencées à chaque demi-siècle. Toi qui trouves refuge dans ces questions pendant qu'un pays s'effondre autour de toi.

Toi qui d'une façon ou d'une autre te buterais à un système trop grand, des forces qui te dépassent. Toi que tout dépasse. Toi qui souvent sens qu'il n'y a rien à faire. Toi qui ne fais rien.

Ton impuissance enfermée dans une longue route de miroirs, son image qui rebondit et s'allonge à l'infini, étalée sur des kilomètres. Son reflet qui brille au soleil, dans le creux de tout ce que tu sais.

De ce que tu sais sans réellement le saisir. Tu es sur le volcan, à regarder les lumières au loin. Les prisons sont là, les prisonnièr·e·s sont là, tout près, et dans le reflet de la longue étendue d'eau tu vois ton reflet, encore, ton reflet qui tombe au fond, ton reflet qui ne comprend pas.

Toi qui restes incapable de comprendre que les prisonnièr·e·s politiques sont si proches, toi qui ne réussis pas à saisir qu'en une heure d'auto tu pourrais, si c'était permis, les toucher du bout des doigts, toi qui sens tes doigts se détacher de ton corps en te l'imaginant.

Toi qui restes toujours déconcertée devant le décalage, toi qui es là avec tout ton corps comme une claque et en même temps qui restes toujours embrouillée, comme si tu étais à côté de ce que tu vois, comme si une zone de ton cerveau s'effaçait à chaque fois.

Toi qui sur ce pont ne comprends pas tout, toi qui le ressens partout à chaque fois, dans tes pieds, à chaque enfant que tu vois dans la rue, à chaque maison en tôle, à chaque main tendue, à chaque rappel de l'exploitation et de l'oppression, toi qui reçois la réalité en pleine face mais qui restes engourdie quand même.

Toi dont la réalité te glisse comme du sable entre les mains même si tes yeux font mal d'en être pleins.

Toi qui es allée au Pérou enfant et qui très jeune as appris à fermer les yeux tout grands, comme malgré toi, comme pour continuer à vivre.

Toi et les yeux pleins de brûlures, d'avoir trop vu, de n'avoir rien su voir.

Toi qui es prise dans une réalité trop grave, que tu ne saisis jamais, qui te glisse dessus, comme du vent très lourd.

Toi et les coins sans issues, les yeux trop forts, les visages trop creux pour ce que tu peux lire avec tes yeux à toi, avec tes limites à toi, toi qui fuis.

Toi qui habites ces coins quand même, toi qui es prise dans ce qui t'accompagne partout, toi chargée de mille images percutantes qui ne partent pas tout en n'étant jamais vraiment là.

Toi qui te demandes elles vont où, ces images, ils vont où, ces cœurs brisés, ton cœur se brise à chaque fois et pourtant reste en un seul morceau. Toi qui restes dans ce décalage pour rester saine et sauve, pour aller bien, pour continuer.

Toi qui même quand tu y penses ne réussis pas à y penser tout à fait, toi qui la plupart du temps penses à autre chose.

Toi dont la gravité de la situation t'échappe toujours.

Montréal, Québec

Comme au bout de chaque voyage, tu finis par revenir, tu retournes là où les questions se posent moins, là où tu es plus tranquille. Tu te reposes, tu existes simplement, sans te heurter à la paroi des choses, sans te frapper à ce qui se passe dans la rue ni à l'histoire qui se cache derrière, à aucune histoire.

Passer la journée à la bibliothèque. Essayer de faire du skate. Détecter l'anxiété. Parler de l'avenir. Ne pas y croire tout à fait. Acheter des patches à l'expozine. Skyper avec tes parents. Lire en portugais, pour le plaisir. Avoir mal à la tête en fin de session. Aller en vacances sur une île du milieu de l'Atlantique. Mesurer les vagues. Prendre le métro. Contrer le gris. Contrer le froid. Boire du Baileys. Marcher dans la neige. Défendre le féminisme. Finir la soirée fâchée. Animer des ateliers de théâtre social. Adorer ces enfants-là. Trouver des revues en espagnol à la librairie anarchiste. Te réveiller tard, parce que tu peux, dans la couette. Prendre soin de l'hiver. Regarder les fenêtres, les beaux objets. Être triste. Pleurer le bleu. Être menstruée. Revendiquer ton corps. Écrire là-dessus. Faire du porte-à-porte, mettre de l'argent de côté. Critiquer le capitalisme avec tes collègues. Trop regarder Facebook. Lire des bandes-dessinées où les filles sont là. Lever la main en cours. Confronter. Être fatiguée. Renouer avec des amies d'enfance. Retourner là où les souvenirs sont doux. Chercher la vaisselle que tu connais. Calmer les tempêtes. Caresser les beaux arbres. Sortir de la ville. Goûter les flocons. Trouver le ciel lourd. Te reposer. Être nulle part. En profiter.

Tu te retrouves au Québec confortablement entourée de miroirs absents qui te renvoient la même image en série, une image lisse où tout le monde que tu vois est comme toi et où tu n'apparais pas, tu fais partie du décor sans que cela vaille la peine d'être énoncé. Bien sûr, tu vois des personnes racisées et des personnes pauvres dans les rues de Montréal, mais tu ne les vois pas de la même manière. Tu es née ici, tu as le droit d'être ici, ça te semble naturel. Tu n'as pas à te justifier, tu n'es plus au Sud, tu n'es plus ailleurs, tu es juste là, au centre. Tu es de retour dans le sillon qui a été tracé pour toi, ton sillon blanc et poli et riche, scellé par des mains géantes qui gardent les miroirs bas et qui séparent les chemins, ton chemin en parallèle des autres sans jamais les croiser vraiment, sans t'y confronter, sans que tu aies à sortir du tien.

Tu te retrouves à ta place, au loin, dans un abri de fumée.

Canada, en route vers l'Ouest

Tu consultes les atlas, tu regardes la carte de l'Amérique là où elle restée intacte. Tu cherches du regard ce que tu n'as pas encore vu. Tu décides de traverser le Canada. Tu vas à la rencontre de ton pays que tu ne connais pas. Tu prends la route. Tu lèves ton pouce.

Au début, tu aimes pouvoir voyager sans avoir à te sentir marquée par ton propre corps, sans être étrangère. C'est de courte durée. Vite, très vite, tu te rends compte que faire du pouce, ça ouvre tes circuits fermés. Sous les derniers rayons qui tombent tout le temps sur l'asphalte à la même heure, les autoroutes deviennent des lignes imaginaires qui t'aspirent, et les miroirs reviennent. Des miroirs qui te renvoient le reflet clair, le reflet exact, de ce qui est caché dans la neutralité des choses.

Les miroirs dans l'auto de Margaret, une femme Ojibwé. Les miroirs quand tu lui dis, comme ça, que tu t'es baignée à Lac Seul ce matin, que c'était beau. Elle te raconte Lac Seul.

La région du Lac Seul a été négociée en 1873 entre les Premières Nations Ojibwés et la Couronne. La signature du traité n° 3 assurait, entre autres, l'accès de la région du Lac Seul aux Premières Nations Ojibwés. Le lac était encore un lac, entouré d'une vallée. C'était un bon territoire, dit Margaret.

Un bon territoire jusqu'à ce que le gouvernement de l'Ontario décide de construire un barrage hydro-électrique qui inonde la vallée en 1929. Lac Seul devient un réservoir. Les membres de la Première Nation Lac Seul sont séparé·e·s en deux, une partie sur la côte, une autre sur l'île qui s'est créée au milieu de la trahison. C'est devenu un territoire désuet, dit Margaret, un territoire isolé et rempli d'eau, sans animaux à chasser.

Ce matin-là, le soleil plombait comme de l'or et les pins luisaient, la fraîcheur de l'eau avait coulé sur ta peau et tu t'étais sentie tellement bien, tellement contente d'être chez toi après des étés et des années à être ailleurs, dans d'autres pays qui ne pourront jamais te toucher de la même manière que cette eau-là, que ces pins et cette fraîcheur, que ces lacs-là qui t'ont vu grandir et aimer de plus en plus, immensément, le goût de ce filet

d'eau fine entre tes lèvres. Ce matin-là, tu avais joui d'une beauté et d'une nature que tu comprends depuis toujours, celles qui sont en toi depuis le début, qui font ta sève. Ce matin-là, tu ne savais pas où tu étais.

Au fil des semaines qui suivent, tu te rends compte que le pouce est comme une déviation de ce qui tourne en boucle et s'auto-alimente en cercle infini, comme une épingle qui vient te tirer de là, comme ce qui te permet et t'oblige à la fois de déroger de toi-même.

C'est à travers ceux qui ont survécu à l'histoire que tu apprends ce que les institutions officielles cachent. Tes questions sont infinies, et puisque tes dix-neuf années d'école ne t'ont offert pratiquement aucune réponse, la lourde tâche de t'éduquer revient aux personnes autochtones qui acceptent de le faire. Sur ton chemin dévié, tu apprends, pêle-mêle, en vrac, une petite partie de ce que tu aurais dû savoir depuis longtemps.

Sur la route entre Iroquois Falls et Hearst tu apprends l'épidémie de suicides dans la réserve d'Attawapiskat, onze tentatives en une nuit, cent en dix mois. Une communauté de deux mille personnes.

Sur la route entre Winnipeg et Brandon, tu apprends les danses, les cérémonies et les langues interdites. Sous le Indian Act, l'interdiction de ne pas être blancs. Jusqu'en 1961. Pendant presque cent ans.

Sur la route entre Saskatoon et Edmonton, tu apprends les ceintures wampum qui ne sont pas reconnues par la loi, tu apprends les traités et l'injustice des papiers qui ne servent que les intérêts des colons. Tu apprends que les autochtones n'ont pas eu le droit de voter avant 1962.

Dans les bibliothèques publiques, dans les dépanneurs, sur le bord des routes, tu cherches les dates, les chiffres, avec le wifi sur ton téléphone, ton cellulaire à l'écran craqué une dizaine de fois. Les fissures, surtout, de ce que tu ne trouves pas en ligne, de ce qui semble n'être écrit nulle part. Le reflet, entre les craquements. Tes yeux, tes cheveux mêlés, ton front qui se plisse.

Au Yukon, tu apprends les négociations trahies, le territoire ouvert à l'exploitation pétrolière et minière, tu apprends la longue poursuite juridique qui s'ensuit, le gouvernement du Yukon contre les Premières Nations. Tu apprends la frustration de toute cette énergie déployée sur tout ce qui n'est pas respecté et qui devrait aller de soi.

À Teslin Lake, tu apprends que les masques tlingit accrochés dans les musées blancs sont épuisés d'être regardés, que ces masques sont faits pour se reposer dans des couvertures douces, qu'ils ne doivent en être retirés que pour danser.

Dans un parc en Colombie-Britannique tu participes au blanket exercise, une activité fondée et facilitée par des autochtones partout au Canada qui reconstitue l'histoire coloniale. Tu reçois un petit carton, ton rôle est de mourir de la tuberculose à cause des couvertures contaminées. C'était intentionnel.

Tu te retires du cercle. Crime après crime, les autres se retirent aussi, à leur tour. Tu regardes le peu de couvertures qui couvrent le sol, à la fin. Le territoire qui leur reste. *Look at the blankets. It's a huge mess. That's what we have to deal with. That's what we live on.*

Tu te fais déposer sur le bord d'un autre lac, Eagle Lake. Tu écoutes la nuit sur le quai, et cette odeur d'été, ce découpé des arbres sur le ciel encore un peu clair du solstice qui approche, reposent tes yeux, tes sens.

Tu respires, ta tête tourne, tu regardes le lac, le doute te prend. Lac Seul.

Tu te rends compte que rien ne dit que ce lac, Eagle Lake, ne porte pas, lui aussi, la marque du colonialisme. Rien ne dit que le mensonge, l'invasion et le vol ne flottent pas entre ses algues hautes qui attrapent doucement la lumière de la lune.

Tu te rends compte que personne ne te l'aurait enseigné, si c'était le cas, si Eagle Lake était le fruit d'une trahison. Tu te rends compte que d'une façon ou d'une autre Eagle Lake porte la violence coloniale, avec ce nom-là dans cette langue-là, ce parc aménagé entouré de grosses cabanes, ces bateaux à moteur autour. Tu te rends compte que ce qui te semble normal depuis des siècles maintenant ne l'est pas, ne devrait pas l'être.

Ton pays est chargé d'une histoire qui coule le long des lacs, des forêts, des montagnes, partout. Ce soir, le lac se met à chanter une nouvelle histoire, lui qui avant t'avait toujours écoutée sans te renvoyer d'autres sons que ton propre écho. Tu respirez l'air frais, la brûlure ne part pas. Tu as froid. Tu imagines une grande pluie, mais les étoiles restent là, elles clignent, magnifiques, le vent est doux.

Tk'emplups, Colombie-Britannique

Ce n'était pas prévu, Kamploops. Ce n'était pas prévu de descendre à cette station-service, laissée là par hasard au bout d'un lift.

En remplissant tes bouteilles d'eau au robinet extérieur, tu vois une affiche, *Volunteers needed for evacuee camp*. Les feux sauvages ravagent la Colombie-Britannique depuis des semaines, les gens doivent fuir leurs maisons. Tu appelles le numéro, sans trop y penser, tu suis les indications qu'on te donne pour te rendre au camp, et dix minutes plus tard tu plantes ta tente sur les pow wow grounds de la réserve de Tk'emplups. Tu ne t'en étais même pas rendu compte, que de ce côté-ci de la rivière, c'est une réserve.

Tu cherches du bout des doigts les piquets de tente au fond du sac, sans pouvoir détacher tes yeux du soleil cru qui plombe sur les briques, sur le bâtiment. Un grand bâtiment rouge, planté sur la colline. Un monument devant, tu es trop loin, tu ne peux pas lire ce qui y est gravé.

Le lendemain matin, on te pointe le bâtiment de briques, *the kitchen is inside, you'll find it easily, to your right*. Tu remontes la colline, le gazon. Tu chancelles à la porte de l'immeuble. Tu ressors aussitôt. Tu n'es pas prête, ne seras jamais prête. Tu passes quelques minutes à ne pas regarder le monument devant la porte, à regarder le soleil en pensant à autre chose. Tu retiens ton souffle et entres à tâtons.

Une grande salle, presque vide. Dans un coin, des denrées non-périssables à côté des jeux de bingo, ceux dont les jetons reposent dans de grandes cages. Il y a un peu de poussière dans l'air, assez pour filtrer les rayons du soleil qui entrent par les fenêtres vitrées, la lumière comme dans une église.

Dans cette poussière, dans ces bouts de soleil qui tombent sur les jeux de bingo, entre ces murs, le silence des cris est partout. Le silence qui te protège à chaque jour, quand tu n'es pas là pour le voir.

Comme dans un brouillard, tu repères la cuisine. Tu y trouves Amy, une femme avec des yeux très doux, une voix encore plus douce. Elle te donne des carottes à râper. Tu râpes les carottes dans un état second, pleine du décalage. Tu es là où ton courage s'arrête. Tu frappes les murs, un après l'autre. Tu parles tranquillement, de ta voix la plus fine, d'autre chose. Tu parles bas, pour ne pas troubler le silence de la grande salle.

Jusqu'à ce qu'Amy commence à raconter, sa voix suivie par plusieurs autres, qui combattent votre silence.

An odd thing my mama told me was that the boys and the girls were completely separated. Even if they had brothers and sisters or cousins, they couldn't talk to each other.

She also used to tell me that to try to keep them healthy the priests put them in line and forced them to drink cod liver oil. For the coastal kids it was a real treat, but the other ones hated it.

She said that they were so hungry they stole food when they worked in the kitchen or in the fields.

My mama used to work in that kitchen. She worked here all of her life.

She was brought here when she was five.

I can't imagine losing my kids when they were that young.

*

I went to this residential school for eleven years, it teached me nothing.

I didn't even want to be an Indian anymore, when I went back to my reserve, I didn't want to be an Indian.

Real later I went back to school and did my grade eight to twelve. I was with my two daughters and I beat them, I passed, and they didn't.

With my residential school money, I bought my truck, paid my bills and took my grandkid all over Washington.

He hunts me a deer every year since he's four. He can't wait for mushroom picking next year, with these fires they will be all over the place.

The school closed in 1977, I was nineteen. It took me a long time before I sobered up.

*

My mom did not have to go to the school because my grandma had married a white man so she lost her status.

But my uncle and aunt had to go, they came back bald because they had had lice.

Even after they closed the schools, they kept capturing babies and giving them to white families. It's called the Sixties Scoop. The Stolen Babies Generation. It could've been me, if my grandma hadn't married that white man.

I talk to people my age who were stolen, and it's so hard for them, they are so lost.

*

A hundred and fifty thousand kids were forced into residential school. We are still suffering from it. It made so many people drink to forget.

*

The kids that are on that monument in front of the building died because they got sick and didn't get proper healthcare.

I guess the priests didn't really know how to take care of children.

Canada, en route vers l'Est

Tu entames la longue traversée pour rentrer à Montréal. Tu es là où les épinettes sont basses, là où le soleil se couche peu. Tu attends jusqu'à ce qu'un homme Tlingit te fasse monter. Tu lui demandes, il te dit : il y a eu deux écoles résidentielles au Yukon.

They did things to us you can't even imagine, it would make you cry if you knew.

Tu pourrais tourner la tête vers lui, le regarder de plein biais et lui dire *Tell me*. Plutôt, tu gémis de tristesse en regardant la route défilier devant vous. Tu attends le prochain lift pour apprendre à d'autres blancs l'existence de ces deux écoles. *I didn't know this even existed*, toi non plus, *I didn't really know, I still don't really know*. Vous gémissiez ensemble, *we don't know anything, they don't teach us about it*.

Dans les milliers de kilomètres du retour, tu penses à ce que tu as appris. Un voile immense. Cet été-là, de minuscules trous ont été percés, de tout petits trous qui te servent à voir l'étendue de ce que tu ne sais pas en fixant la route devant toi, *it would make me cry if I knew*.

C'était loin, c'était à des milles et des milles, à une distance infinie. C'était des trous noirs, ces réserves, ces bouts d'histoires, ces peuples. Comme des cercles de territoire qui t'échappaient, en marge de la carte, inaccessibles. Des endroits et des enjeux où tu croyais que tu n'étais pas la bienvenue. Tu ne te sentais pas concernée. Tu restais dans les lignes.

Jusqu'à ce que tu en sortes, jusqu'à ce que les voitures et la route deviennent des salles de classe où ta faute ne peut que s'écrire à grandes lettres sur les tableaux verts. Ta faute à toi, toi dont le pouvoir prend force dans une source invisible, toi qui t'abreuves de cette source et trouve l'eau bonne et claire, toi qui peines à percevoir l'âpreté de cette eau, le goût des mines et le goût des fourrures, de la terre labourée, de la terre volée, toi qui ne sais pas boire autrement. Votre faute. La faute collective, historique, celle qui façonne ce pays tel qu'il est aujourd'hui sans que ce soit permis de le dire ainsi.

Tu portes ta peau blanche comme une écorce de privilèges et de pouvoir illégitimes, ta peau qui apparaît encore une fois et qui fait mal en grandes lampées de lumière sur l'autoroute qui ne finit jamais de raconter les mêmes histoires. Ces histoires que tu refusais d'entendre et qui te frappent de plein fouet quand elles apparaissent au milieu de la route, quand elles te barrent le chemin pour t'obliger à les regarder, enfin.

Cette peau comme une écorce que tu aimerais arracher, quand tu les vois, ces histoires. Tu aimerais être un bouleau et pouvoir détacher, couche par couche, la pellicule qui te couvre. Tu aimerais que ton tronc soit mis à nu pour mieux respirer. Tu aimerais faire un grand tas avec toute cette blancheur qui donne trop de pouvoir et partir un grand feu d'écorce, un grand feu qui brûle la faute, qui brûle ce que tu refuses de tes racines.

Mais tu n'es pas un arbre, et le feu ne prend pas. Les choses restent telles qu'elles sont. Ta peau restera telle qu'elle est, visible à tes yeux.

Ça fait peur, les fantômes, quand on les voit.

Quand tu te vois, toi, blanche.

Toi, settler.

Blanche, settler, pour toi, chez toi, ça vient ensemble.

Settler.

Marquée d'un fer chaud qui n'a pourtant jamais touché tes peaux. Ce mot, ces lettres, à vif sur ta nuque blonde.

Un matin d'hiver, de retour à Montréal, tu sens les lettres brûler dans ton cou. Tu es au coin de Mont-Royal et Saint-Denis. Il fait froid, il fait gris, tu attends, tu te sens froide,

grise. Une femme approche, elle te tire la manche, elle te dit : *your coat is inuit, I'm Inuk*, elle veut t'en parler, elle veut que tu restes de son côté de la rue. Tu essaies d'oublier le froid, le gris, tu essaies de l'écouter comme il faut, d'accueillir ses yeux dans tes yeux comme il se doit, à travers cette journée d'hiver de trop, Montréal de travers.

Tu enlèves ton sac à dos pour qu'elle puisse mieux voir son paysage à elle étalé sur ton dos à toi, le loup qui hurle au soleil, les épinettes. La femme touche les dessins avec le plat de sa main, les caresse. Entre les couches et les couches d'hiver qui vous séparent, le poids de sa main est diffus, comme une empreinte imaginée.

Tu espères sans y croire qu'elle ne remarque pas la laine qui manque, le manteau est vieux et à moitié détruit. Tu lui dis que tu as acheté ce manteau usagé pour t'excuser du pelage triste du loup, du jaune qui manque sur le soleil du Nord. Un manteau inuit, dont les morceaux sont tombés un à un sur les trottoirs sales de Montréal. Comme si la laine de ce soleil s'était fatiguée de briller trop loin de chez lui.

Tu imagines les bouts de couleur qui traînent par terre, qui viennent tacher le gris du trottoir mouillé de cette neige trop chaude, réchauffée par la ville trop grande. Tu imagines les petits bouts de soleil et d'épinettes qui traînent par terre, comme pour demander des comptes, comme pour demander *qu'est-ce qui s'est passé ici, où sont ces peuples qui étaient là avant vous, ces peuples qui laissaient vivre les loups et qui regardaient le soleil, qu'est-ce qui est arrivé à cette île sur laquelle les Inuit n'avaient pas à venir fuir leur fin du monde sur le ciment?*

Vous êtes là toutes les deux sur ce foutu coin de rue à trouver que Montréal c'est loin des soleils, à trouver que c'est loin des épinettes et de la ligne où commence la toundra. À trouver que ce n'est pas assez, ton manteau, pour rappeler un territoire tellement loin qu'on l'oublie, un territoire qui coule entre les fissures de béton, un territoire qui est juste là, sous vos pieds, dans le silence qui permet à cette ville d'exister.

Pas assez pour rappeler qu'il y avait autre chose avant, quand cette terre existait encore, cette même terre qui claque sous des millions de bottes d'hiver mouillées, une terre tannée de sel et de cirque. Pas assez pour ramener les épinettes au coin de Mont-Royal et Saint-Denis, pas assez pour rattraper des centaines d'années perdues, quand la nature existait encore, quand elle existait ailleurs que sur les manteaux des jeunes femmes blanches qui s'habillent dans les friperies en oubliant à chaque seconde où elles sont.

I want to go back, back there, back in time, I'm stuck here and now because of your fucking people.

Ce n'est pas ce qu'elle dit : c'est ce que toi tu t'imagines qu'elle pense.

Salluit, Nunavik

Tu glisses sur le long tapis roulant de l'aéroport Pierre-Eliot Trudeau, tu te retrouves dans une section où tu n'avais encore jamais mis les pieds. Tu montes dans le minuscule avion d'Air Inuit. Tu regardes le territoire défiler sous toi jusqu'à la pointe du Nunavik, jusqu'au bout. Tu vas là où tu ne savais même pas que des villages existaient. Tu y vas pour travailler, pour animer des activités de lecture pour les enfants. Tu y vas quand même, tu y vas de ton mieux.

Le premier matin, tu rentres dans l'épicerie, tu as l'impression que tout le monde te regarde. Ta peau te pique. Tu achètes la seule patate douce du magasin. Tu es surprise, malgré toi, de te rappeler que tu es au Québec en voyant les cartes de débit Desjardins dans les mains des autres en file.

Dans la rue, une femme t'aborde, te dit : *My husband died this winter, then my son committed suicide. I am not myself this year.* Tu ne sais pas pourquoi elle te dit ça à toi. Tu ne sais pas quoi dire. Tu retournes dans la maison qui vous a été prêtée, pas envie d'en sortir. Tu regardes par la fenêtre. Tu n'oses pas bouger trop vite. Pas envie d'être décelée. Tu ne connais rien de cette culture, tu ne connais pas la langue. Tu te demandes ce que tu fais là. Dans tous les sens de la question : *qu'est-ce que je fais là.*

Les jours passent, tu t'habitues. Tu trouves ta place entre la curiosité, la culpabilité et l'envie de t'ouvrir à ce qui t'entoure, simplement, de t'oublier un peu pour aller à la rencontre de tes voisin·e·s, de tes collègues, des enfants.

Tu fais la liste de ce que tu aimes. La manière dont les femmes aspirent l'air à la fin de leurs phrases. Les sourcils soulevés pour dire *oui, ahan*. Les joues froissées pour dire *non, auqa*. Tes collègues inuit, leurs ami·e·s. Tes collègues du Sud. La texture du arctic char cru et congelé. Les formes du syllabaire inuktitut. Le jour qui ne finit jamais. Les nuages roses qui durent des heures. Le soleil pas pressé. Les caribous sur la montagne.

Le camp d'été commence. Tu aimes les enfants, tout de suite. Immensément.

Tu aimes lire avec iels, sous les couvertures, dans le nid. Vous lisez des livres sur les Inuit, écrits par des Inuit, qui parlent d'iels, qui parlent de leurs ancêtres. Les plus jeunes ne parlent pas vraiment anglais, iels pointent la montagne, les étoiles, l'ours polaire, t'apprennent les mots. Qaqa, uluriak, nanuk.

Vous lisez des livres sur les châteaux, des livres avec des girafes, des livres remplis d'arbres, des livres dans lesquels les enfants sont blond·e·s, les gens vont au docteur sans prendre l'avion, les écoles ne manquent pas d'enseignant·e·s. Des livres dans lesquels il y a des restaurants, des cinémas, des glissades d'eau, dans lesquels la police sert à gérer le trafic. Des livres dans lesquels les papas cuisinent des crêpes le matin en chantonnant. *I want him. My dad is always drunk, I want pancakes and songs, I want that dad.*

Une fois, vous arrivez à la structure de jeux pour jouer à cache-cache. Les enfants se rassemblent autour du toboggan. Tu vas voir. C'est un garçon, un enfant, qui dort là, d'un sommeil très dur. Tu le réveilles doucement, dis aux autres enfants d'aller jouer ailleurs. Iels restent là, regardent. Il se lève, plisse les yeux. Il part, tu espères qu'il peut rentrer à la maison.

Tu comptes jusqu'à dix, les enfants se cachent en riant. Tu comptes très lentement, pour être prête quand viendra le temps d'ouvrir les yeux et de les nommer en les trouvant magnifiques, en sentant ton cœur partout sous tes paupières, dans ta gorge.

Les matins, après les nuits. Les nuits n'importe comment. Les cris, les coups, la police. Les fenêtres cassées, remplacées par des planches de bois. Les nuits souvent passées dehors, sur les vélos, pour se sauver de tout ça. Les matins, épuisé·e·s. Iels boivent leur yogourt quand même. Font leurs journées quand même. Jouent au hockey quand même, dessinent sur des grands papiers de couleur. Comme iels peuvent.

Vous découvrez les sorties sur la montagne. Vous vous mouillez les pieds dans le marécage à tout coup, mais les enfants adorent ça, toi sûrement encore plus qu'iels. Vous apportez des livres et des craquelins dans le sac à dos, et vous allez chercher les araignées sous les roches. Vous regardez les mousses, les fleurs, vous voyez un papillon, ça fait crier de joie. Vous voyez Salluit de haut. Vous jouez à pointer l'église du doigt, les deux épiceries, le gros bateau dans la baie. Les maisons rouges, les maisons vertes, les maisons bleues. Toutes grises. La clinique de santé, les deux écoles

une en face de l'autre, les chiens et leurs bébés, attachés sous les escaliers. Vous voyez des caribous au loin. *Tuktuk, tuktuk.*

Tu croises une petite fille dans la rue, elle et son frère sont les enfants les plus calmes du camp. Vous marchez ensemble. Elle te montre ses cachettes secrètes, te souffle à l'oreille le nom du garçon qui lui plaît. Quand tu la regardes, tu es toujours surprise par le sérieux de son visage, comme si elle avait déjà vécu une vie entière. Tu aimes l'entendre rire.

Vous trouvez des coquillages sur le bord de la plage, vous en faites une montagne. Devant chez toi, vous les nettoyez pour enlever le sable. Vous décidez que ce sera le bricolage du lundi, peindre les coquillages. Il commence à pleuvoir. Tu n'as pas d'imperméable, tu dois rentrer. Elle te demande si elle peut te suivre. Elle ne peut pas te suivre. Elle part seule, sous la pluie battante, les mains dans les poches. De dos, on dirait une petite femme. Tu déposes chaque coquillage sous l'escalier pour qu'ils sèchent comme il faut. Elle aussi elle aurait trouvé ça beau, les coquillages qui attendent lundi sur le plancher.

À l'heure du dîner, le camp ferme. La plupart des enfants rentrent manger chez iels, d'autres restent à jouer autour de l'école. Vers la fin, tu passes la majorité des heures du midi sur place, à manger dehors, dans le nid de livres extérieur. Les enfants piochent des morceaux de tofu dans ton assiette, en te demandant c'est quoi. Avant que le camp ne recommence, tu les fais rentrer dans la cuisine, tu sors des yogourts, des carottes, des biscuits. Tu te sens mal d'aimer le calme de ces moments, d'aimer le sentiment de pouvoir leur donner ce qu'iels n'ont pas.

Les derniers jours, les bleuets commencent à être mûrs. Les enfants sont expert·e·s pour les trouver entre les buissons. Iels t'en offrent, dans leurs petites mains collées de bave et de sucre séché. Des bleuets cueillis par des mains qui sont là pour le faire. Des mains précieuses. Les bleuets goûtent bon. Ils goûtent fort. Des enfants fort·e·s, qui survivent au bord du monde, infini·e·s.

Pour célébrer la fin du camp, vous avez organisé un petit concert dans le gymnase. Le band chante en inuktitut, les chansons préférées des enfants. Une ronde se forme. Tu prends au bout de tes mains des petits doigts qui glissent, qui s'agrippent fort. Vous tournez vite. Tu regardes les visages plissés de joie, tu as de la chance de voir ces yeux briller. Au milieu du cercle, des petits gars se trémoussent, font semblant de danser

pour faire rire, et puis se lancent les uns sur les autres. Ils deviennent une seule montagne de chiots joueurs, la sueur coule sur leurs visages et tu penses : *c'est tellement précieux, les enfants, c'est ce qu'il y a de plus beau.*

Le matin, les grands-mamans arrivent entourées de leurs petit·e·s-enfants sur des quatre-roues, les joues des plus grand·e·s reposent sur leur dos. Le soir, les grandes sœurs viennent chercher leurs frères et sœurs, des petit·e·s bébés déposé·e·s dans leurs capuchons auxquels les enfants donnent des baisers inuit, en reniflant leurs joues. En voyant leur mère dans le corridor qui apporte leur lunch le midi, les enfants crient *anaana!, maman!*, comme émerveillé·e·s, à tout coup, de voir leur mère apparaître dans l'école, dans leur journée au camp. Le lundi, les enfants ont des histoires de chasse à raconter, des histoires de filiation : *it's my grandpa and my ataata, they showed me how to catch tuktuk.*

Tu es prise de vertige à chaque fois que tu te rappelles l'histoire. Quelques décennies plus tôt, ces mêmes enfants auraient passé leur enfance dans une école résidentielle.

Tu es prise du même vertige à chaque fois que tu regardes ce qui t'entoure. Tu habites l'espace comme au milieu d'une grande erreur. Le sentiment d'étrangeté englobe le village, te renvoie constamment à la violence du colonialisme. La première maison à Salluit a été construite il y a moins de cent ans. Certain·e·s aîné·e·s sont né·e·s dans des igloos. Les enfants savent lesquel·le·s, iels aiment écouter leurs histoires.

Les maisons sonnent faux, décalées. Elles ont été envoyées par bateau, par le gouvernement, en rafales, avec toute la violence que cela implique. Les façades racontent cette violence. Quatre ou cinq variations, en file, des toits de couleur pour faire semblant. Construites sur les ossements des chien·ne·s de traîneaux tué·e·s par les blanc·he·s pour immobiliser les Inuit, pour forcer les villages à exister. Le sang sur la neige qui ne part pas, même l'été.

Le territoire a été vendu. Il a été acheté. Sur des périmètres extrêmement restreints, les Inuit ont gardé leurs droits ancestraux, mais seulement pour six pouces de profondeur. Dans le cimetière, les corps reposent dans une terre qui ne leur appartient plus. C'est pareil pour les peaux des chien·ne·s.

La moitié du village est en travaux, en démolition, à l'abandon. Des compagnies de construction ajoutent des bouts d'espaces fermés sur le gravier, le gravier qui arrive par bateau, au milieu de la toundra. Du gris râclé à la grandeur de l'invention, un sol gris et de poussière quand partout autour les galets et les fleurs sauvages ravalent l'air et vivent de l'eau de la pluie.

Les matériaux de construction traînent dans les rues. Des matériaux rouillés d'être là longtemps, des flaques d'eau qui se déposent dans les creux de la terre, comme des piscines sales. Les enfants montent sur les containers de métal, traversent en funambules les poteaux tombés, escaladent la glissade qui gît à l'horizontal sur leur carré de sable, entre les bouteilles vides qui n'étaient pas là.

Le plus beau bâtiment du village, c'est l'église anglicane. Elle brille au soleil. Elle aussi a une histoire à raconter. Les sermons, les messes. Les écoles résidentielles pour s'assurer de convaincre tout le monde. Si quelqu'un·e se suicide, iel va en enfer. Si quelqu'un·e exerce la spiritualité inuite, avec les esprits et ce qui ne se nomme plus, iel va en enfer. De l'autre bord de la baie, des dessins dans les roches, marques d'une époque pas lointaine du tout, où le divin se célébrait dans la nature. Ça rend les jeunes mal à l'aise, leurs ancêtres ne connaissaient pas le paradis.

Chaque maison est équipée d'un récipient pour l'eau propre et d'un récipient pour les égouts. Quand les récipients doivent être vidés ou remplis, une lumière s'allume dehors. Les lumières rouges marquent la rue, chacune comme le signal d'alarme de ce qui cloche, de l'eau qui manque.

Le pergélisol qui se réchauffe. La station de pompiers qui s'enfonce. La station de pompiers relocalisée. Le village sera relocalisé, dans une autre baie. Le sol continuera de fondre, sous des espaces qui pourraient ne pas être construits, pas de cette façon-là. Le sol qui ne fondrait pas, si on le laissait tranquille.

Les cylindres immenses remplis du diesel qui brûle pour éclairer le village. Le bateau multicolore dans la baie, qui se décharge inlassablement à chaque semaine. Le dépôt, rempli de carcasses de pick-ups et de ski-doo que personne ne peut réparer. Les maisons qui arrivent dans de grandes boîtes de métal, trop lentement. La crise du logement. L'eau contaminée par la mine. La piscine fermée, en réparation. Le youth center fermé, en réparation. Les sacs de chips à treize dollars. L'eau potable à vingt. Les légumes tachés de la distance. Les avions immobilisés par le brouillard. Les billets

d'avion à trois mille dollars. Les routes qui ne mènent nulle part. La marée sur les déchets. La toundra magnifique. L'embouchure au loin. L'océan.

Un village posé là, au bout du monde, là où depuis des temps immémoriaux les familles voyageaient, occupaient le territoire au complet, les collines et les rivières et les lacs, la glace, en mouvement. Un espace construit qui attrape les gens comme une cage, comme un étouffement, et les bruits des quatre roues qui roulent trop vite tout le temps pour essayer d'y échapper.

Avec tes collègues, vous écoutez *Atanarjuat. The Fast Runner*, ce film de glace et du temps d'avant, ce film qui montre l'ampleur du savoir-faire, un mode de vie surpassant l'hiver et le bout du monde. Quand le film termine, vous gardez le silence pendant de longues minutes, au bout desquelles votre ami dit : *I wish I was born a hundred years ago. I wish I could live like my ancestors did.* Et ton collègue de quinze ans répond : *Yeah, me too, I guess.*

C'est une jeune fille, elle est en colère. Tout le temps, la colère, dans chacun de ses gestes. Ce matin-là, elle n'a pas dormi de la nuit. *They were drinking at my place.* Au milieu de la journée elle explose, pousse les plus petits. Leur donne des coups de pieds. Leur lance des chaises. Les insulte en inuktitut. En moins de cinq minutes, une dizaine d'enfants sont en pleurs. Ton collègue et toi la prenez fermement par le bras, elle se débat, vous crache dessus. Vous l'amenez dehors, barrez la porte derrière. Elle frappe dans la vitre, furieuse. Tu essaies de ne pas croiser ses yeux. C'est trop profond, cette colère. Après, tu apprends que son père était dans une école résidentielle. Qu'il est en prison maintenant. Le poids de tant d'années à porter dans son corps, une colère qui vient de loin. Ses yeux dans la vitre.

Il y a eu un autre accident. Une autre mort. Ce soir-là, tu fermes ta fenêtre. Ce soir-là, tu ne peux pas affronter le son des cris dans la rue. Ce soir-là, tu ne veux pas penser aux vies que les enfants du camp ont devant eux. Tu ne veux pas te demander lesquels mourront avant trente ans. Ce soir-là, tu ne veux pas être canadienne.

À côté de l'église, les drapeaux du Canada, du Québec et du Nunavik sont baissés à chaque décès. Les décès se succèdent, dans une série qui semble ne jamais terminer, qui ne termine pas. Les drapeaux sont toujours à terre. Tu as été à Salluit pendant un mois, il y a eu trois décès. Tous avaient moins de cinquante ans. Dans le mois qui a suivi, deux jeunes de vingt ans se sont suicidés. C'est un village de mil six-cents

habitant·e·s. Et ça continue. Ce n'est pas par exception, par hasard, parce que tu étais là. C'est toujours comme ça. Les drapeaux à terre. Les croix blanches dans le cimetière. Les corps qui attendent le printemps. Un génocide.

La porte de ta chambre claque sans raison, constamment. Tu es certaine que l'étage est hanté, que les ancêtres refusent cette maison, cette porte, et toi dedans. Tu poses ta main sur la porte, tu demandes pardon. Ce n'est pas assez.

Ce qui revient tout le temps : on a tout gâché. C'est leur fin du monde. C'est leur apocalypse, les blanc·he·s qui débarquent.

Tu es leur apocalypse. Ta présence, à Salluit, à Montréal, au Guatemala, partout, partout sur cette carte, porte la marque de ce qui n'aurait pas dû arriver. Ton corps de trop. Tu es blanche, tu es settler. Sur cette carte, ta place est toujours illégitime. Tu essaies d'y résister, de prendre soin, mais ça ne change pas ce fait. Sur ce continent qui doit être le tien tu arraches le territoire à chaque pas. On t'a donné comme maison des terres volées que ta seule présence vole encore, sans repos. C'est difficile de ne pas s'enfoncer dans un regret amer qui ne mène qu'à l'envie de hurler et de ne pas être là, à l'envie que Salluit n'existe pas, que le Canada n'existe pas.

Le sentiment de ta faute te prend à la gorge et te paralyse, te donne envie de te cacher, de te sacrifier pour les mauvaises raisons, d'agir pour racheter ta conscience. Tu es prise dans le mythe blanc de l'innocence. Tu sais que ça ne devrait pas être comme ça. Tu dois te rappeler que ta présence dans le monde en tant qu'individue, en tant qu'humaine, elle est légitime et belle. Tu dois te rappeler que tu es aussi portée par une colère à juste titre, par un amour immense, par le besoin d'une justice réparée, par les braises dans le cœur qui doivent l'emporter. Tu agis, aussi, pour respecter ton humanité, pour être en paix avec l'humanité. Tu te regardes et tu essaies de t'en sortir.

Tu te rappelles qu'il y a des solutions, de l'espoir, des forces énormes. En moins de cent ans, les Inuit du Nunavut et du Nunatsiavut se sont organisé·e·s et ont établi des gouvernements autonomes. À Kuujuaq, un curriculum scolaire inuit est en train de se développer. Partout au Canada, des communautés autochtones résistent aux pipelines, en première file pour défendre leur territoire. Des énergies immenses, au sein même des communautés, se déploient pour retrouver les langues, les danses, les chansons, les savoir-faire, les cultures. Des cercles de guérison prennent place aux quatre coins du pays, des communautés qui tentent de se retrouver, guidées par leurs aîné·e·s. Une

Commission de vérité et réconciliation du Canada ainsi qu'une *Enquête nationale sur les femmes et les filles autochtones disparues et assassinées* ont été exigées, pendant des années, puis menées par des militant·e·s autochtones. Tu te rappelles de ne pas sous-estimer la force de la résistance, le pouvoir du peuple.

Tu t'en sors, tranquillement. Peut-être, c'est difficile à saisir et la ligne est mince. Tu essaies.

Tijuana, Mexique

Tu arrives à Tijuana et tu apprends à te taire un peu, tu essaies. Tu te tais parce qu'il n'y a pas de place ni de temps pour la culpabilité. Tu te tais parce que tu veux être là, pleine, sans miroirs qui te découpent, parce que c'est ce que tu peux faire de mieux. Tu te tais parce que l'urgence est partout.

Tu te tais pour écouter Luso, enfin il est revenu. Il vient de passer quatre jours dans la chambre froide sous la terre dans laquelle les États-Unis enferment tou·te·s les demandeur·e·s d'asile. En espagnol, la hielera. En anglais, la ice box.

Luso est revenu. Enfin, il est là, devant toi, à boire du café en plissant les yeux sous le soleil frais et fort. Il te raconte leur résistance.

L'enfant qui vole un verre d'eau à l'heure du repas et le ramène dans la cellule pour avoir un jouet.

L'horaire des déplacements appris par cœur pour croiser le regard de sa famille dans le couloir. Les paroles d'amour échangées avec les mains à travers une petite fenêtre sur les portes. Le système de tours pour que chacun·e aie la chance de voir son père, sa fille, ses frères, de leur dire *te quiero, estoy aquí, estamos juntos*.

Les hommes africains qui chantent du gospel dans la nuit. Ou dans le jour, impossible de le savoir, les lumières restent toujours allumées. La beauté de leurs voix.

Les amitiés qui se forgent, solides comme du fer, plus solides que les barreaux.

Les mots et les souvenirs pour contrer le goût du burrito congelé et du hamburger avarié, pour contrer le trou dans le ventre de n'avoir pas assez à manger. *Au Guatemala on a les meilleures tortillas, au El Salvador on a les pupusas que son lo mejor de todo, au Mexique on vous bat à plate couture, non, pas vrai, c'est trop épicé, j'aime pas la cuisine mexicaine, moi non plus, je m'ennuie de mon riz et de mes haricots noirs, moi*

aussi, au Nicaragua on appelle ça du gallo pinto, au Honduras on dit du casamiento, avec una cebollita picada, que rico, mi mama prepara el mejor del mundo, non, impossible, c'est ma mère qui prépare les meilleurs frijolitos. Et les plantains, comment vous les préparez?

Les mots et les souvenirs pour se garder en vie.

Luso raconte sa propre résistance. Il raconte ses défiances magnifiques face aux agent·e·s d'immigration : *Vous aussi vous êtes immigrant·e·s sur cette terre que vous avez volé aux autochtones, Votre pays exploite et pille le Honduras depuis des décennies, C'est à cause de votre pays que je dois fuir le mien.*

Il raconte toutes les fois où il a refusé de se pencher pour ramasser la nourriture qu'on lui a lancé par terre.

Il raconte la fois où il a dit : *Vous ne pouvez pas me traiter ainsi, j'ai des droits humains,* et que l'agent·e a répondu : *Non, ici vous n'avez aucun droit.* Il raconte le regard qu'il a soutenu, longtemps, un regard long et fort, qui descend au bout des choses, au bout de ce qui meurt.

Il raconte sa nouvelle idée de collecte de fonds pour soutenir les dizaines de milliers de migrant·e·s qui doivent attendre des mois et des mois à Tijuana sans aucune ressource financière. Il dit qu'il a eu le temps d'y penser, sous terre, qu'il n'a pas vraiment réussi à dormir parce qu'il faisait trop froid, parce que les couvertures en aluminium faisaient trop de bruit à chaque fois que les compañeros se retournaient sur le sol dur pour trouver une position confortable, parce qu'il avait dû s'installer au pied des toilettes.

Il n'a pas dormi beaucoup, il a eu du temps pour y penser, alors son plan est prêt. Un cover de cinq dollars, un stand de bouffe, des bons bands, un tirage. *Es un buen plan, o no, que piensas?*

Toi, ce que tu en penses, c'est que Luso est revenu de sous terre pour montrer que les plantes finissent toujours par faire éclater le ciment. Luso est là devant tes yeux, sous

le soleil, et ses mots sont des plantes fortes et belles qui résistent et font craquer l'état des choses.

Ça le fait rire, il dit que ce sont toujours des mauvaises herbes qui poussent ainsi. Tu lui réponds que ces plantes c'est la vie, et que dans la métaphore que tu inventes pour lui et tou·te·s les autres elles sont magiques et immenses, magnifiques, ce sont des plantes qu'on cueille et qui nous donnent de la force, ce sont des plantes que tout le monde devrait cultiver et chérir parce que ce serait terrible si elles mouraient, parce qu'il ne resterait plus rien, sinon.

Au fil des semaines, tu cherches ces plantes, tu les trouves partout, tu t'y accroches.

Rafael a dix-sept ans, Yerman a vingt ans. Iels ont fui le Guatemala en suivant la caravane parce que si iels étaient resté·e·s iels auraient dû tuer des innocent·e·s. La loi étasunienne sur l'asile protège très mal les victimes des gangs, alors Rafael et Yerman doivent se pratiquer à expliquer leur identité sexuelle pour l'entrevue que les États-Unis leur feront subir, une entrevue durant laquelle les demandeur·e·s d'asile doivent prouver qu'iels sont en danger dans leur pays d'origine. La Credible Fear Interview. Prouver avec des mots la crédibilité d'une peur qui se lit sur tous les visages.

Vous êtes entouré·e·s d'herbes sèches, de flacons d'huiles essentielles et de plantes médicinales, réfugié·e·s dans l'herboristerie de la clinique. Iels expliquent, pêle-mêle, leurs attirances, leurs sensations, leurs identités. Tu leur donnes des mots, *trans*, *bisexuel*, *non-binaire*. Iels répètent les mots, un à un, en essayant de ne pas se tromper. C'est compliqué un peu, mais iels sont content·e·s d'apprendre que les mots existent, qu'iels existent dans le langage. Tu leur parles de pronoms choisis et de changement de prénom, et leurs sourires valent des rivières et des rivières de toute cette pluie traversée. Ils valent ce que tu tais. Ici, l'espoir est ce qui garde en vie et il n'y a aucune place, dans cette petite pièce chaude, pour parler de la transphobie qui existe aux États-Unis.

Tu fais semblant d'être une agente d'immigration. Rafael pouffe de rire, trop nerveuse, iel cache son visage derrière ses mains, iel dit : *no puedo no puedo*. Vous laissez passer le temps qu'il faut, iel se lance, dans sa voix une fragilité et une force qui se cherchent, dans les silences le souffle qui se trouve. Les bouts d'histoire font surface, peu à peu, des histoires tristes. La fois de la robe, la fois des pierres, la fois de la discothèque, la fois des ongles, la fois qui fait vraiment mal.

De silence en silence qui se respectent, de fois en fois qui réussissent à être dites, la voix et les mots se déposent dans des lieux où c'est possible de dire des phrases comme *je ne peux pas être qui je suis vraiment dans mon pays alors que cela fait partie de mes droits*, des phrases comme *je veux être libre, je veux cesser de me cacher, c'est pourquoi je demande l'asile aux États-Unis*, et tu retiens tes larmes, tellement c'est beau et grand, ce qui se passe devant tes yeux, Yerman qui écoute Rafael le visage rempli d'amour dans l'odeur des herbes douces qui guérissent, malgré la dureté du monde de l'autre côté de la porte.

María participe à la clinique d'aide juridique. Elle apprend sans broncher le processus de demande d'asile aux États-Unis, elle apprend la chambre froide, l'attente, le centre de détention, les conditions inhumaines, le tourbillon administratif où tout est fait pour décourager. Elle apprend qu'elle sera peut-être séparée de son fils et de ses deux filles, qu'elle sera probablement séparée de son mari, et ce pendant des mois. Elle apprend la loi sur l'asile qui l'exclut, elle et des milliers d'autres, tou·te·s ceuzes qui fuient les violences des gangs et des cartels. Elle reçoit le verdict de l'avocate bienveillante : *ce sera très difficile de gagner votre cas*. Comme les milliers d'autres, elle relève la tête, regarde l'avocate droit dans les yeux et dit : *je vais essayer quand même*. Jour après jour, dans cette clinique, les têtes se relèvent, les regards se plantent et le courage se dit haut et fort : *on va essayer quand même*.

Josué décide de traverser par le désert. Josué aux côtés de qui tu cuisines dans des casseroles énormes, Josué qui te montre du slang hondureño, Josué qui te fait rire pendant que vous mangez la croûte du riz dorée au fond de la poêle une fois toute la file servie et rassasiée. Tu l'accompagnes au terminus d'autobus. En chemin, vous voyez la lune, un très mince croissant. *La lune t'accompagnera dans le désert*, que tu lui dis.

La lune accompagne tou·te·s ceuzes qui continuent, jour après jour, à défier la frontière, à dire *chinga la migra, chinga la frontera*, à dire *fuck ça, fuck vos lois, on est plus fort·e·s que vos fantômes de murs et que vos essais de bombes meurtrières, on est plus fort·e·s que cet ordre du monde qui n'a aucun sens*.

Natalia a vingt ans et deux bébés. Son mari est aux États-Unis, elle est seule à Tijuana. Une avocate lui apprend que ses bébés sont des citoyens étasuniens. C'est peut-être une bonne nouvelle. Les citoyen·ne·s étasunien·ne·s ne peuvent pas être enfermé·e·s dans

la chambre froide. Tout retombe sur Natalia. Peut-être, peut-être qu'elle réussira à convaincre les agent·e·s d'immigration qu'elle doit rester avec ses enfants. Elle pourrait être en liberté conditionnelle, avec son mari et ses bébés, dans deux jours. Mais peut-être pas. Peut-être qu'elle sera enfermée pendant des mois, séparée de sa famille. Peut-être que ses fils seront sous la garde de leur papa qui les connaît à peine et qui n'a pas de lait à leur donner, qui doit travailler toute la journée.

Deux jours plus tard, tu la vois au point d'entrée des États-Unis. Là, les personnes dont le numéro est appelé peuvent enfin traverser après des mois d'attente. Tu la vois si jeune avec un bébé dans chaque bras. Elle vient te voir et vérifie qu'elle a les bons papiers, que ce sont bien les certificats de naissance des enfants, le certificat de mariage, elle ne sait pas lire. Elle pratique une dernière fois son texte avec toi, elle s'assure que c'est ce qu'il faut dire, elle le dit parfaitement. Elle te regarde et te dit : *je vais me battre, ce sont mes bébés, je vais me battre, je suis prête*. Tu ne pries jamais, mais ce matin-là, au cas où, tu pries.

Alhassane et Mamadou se sont échappés de la prison en Guinée, la prison dans laquelle ils ont été jetés parce qu'ils sont peuls, de la mauvaise ethnie selon le gouvernement au pouvoir, de l'ethnie qui résiste à la dictature. Chacun de leur côté, ils ont atterri en Équateur, le seul pays de l'Amérique qui ne leur demande pas de visa. Ils se sont rencontrés juste avant de traverser le Darien Gap, la barrière de jungle extrêmement dangereuse qui sépare la Colombie du Panama. Ils ont fait le voyage ensemble. Ils ont survécu aux serpents vénéreux, aux araignées mortelles, aux voleurs, aux trafiquants d'humains. Ils ont survécu. Ils ne se sont pas quittés depuis, pas d'une semelle. Tu les croises dans la rue et alors tu vois que la route, la jungle, la prison, tout ce qu'ils ont traversé ensemble, sous-tend leur amitié. Ici, chaque jour, si tu ouvres bien les yeux, tu reçois des leçons de solidarité et d'amour.

Miladi et Yismena sont des sœurs jumelles. Pendant que leurs parents parlent avec les avocates, vous jouez à l'école. Miladi est la prof et donne les devoirs, Yismena et toi êtes de parfaites petites étudiantes. Il y a plus d'un an, leurs parents ont décidé de les cacher dans la maison parce qu'une gang menaçait de les tuer à moins que la famille ne paye une somme impossible à trouver. Quand la caravane est partie en octobre 2018, iels en ont profité et s'y sont joint·e·s. Sur la route, il n'y avait pas d'école, et dans leur refuge surpeuplé, il n'y a pas d'école non plus.

Elles t'assurent qu'elles pratiquent chaque jour leur alphabet depuis *lo de la mara*, depuis que les gangs ont chamboulé leurs vies. Tu regardes leurs petites jambes qui ont

dû marcher tellement longtemps, et leurs petites mains. Les lettres qu'elles tracent résistent et continuent, à chaque jour, à écrire leur force avec des crayons roses qui viennent de la maison, *de la tienda de la esquina donde trabaja nuestra tia*, du magasin du coin où travaille leur tante.

Julio a quinze ans, il est venu jusqu'ici tout seul depuis El Salvador avec la caravane. Il traverse la frontière, tu as le droit de l'accompagner. Toute la journée, il mange des bonbons surs couverts de sucre, en souriant à tout le monde, de son sourire magnifique, pour se donner du courage. Il couvre le bureau de lumière, avec son rire qui défie la gravité.

Sur le pont qui sépare le Mexique des États-Unis, Julio pratique une dernière fois les mots performatifs, les mots qui vont changer le cours de sa vie à jamais. *Buenas tardes señor oficial, me vine acá para pedir asilo a los Estados Unidos*. Tijuana au complet tremble sous cette voix, sous la puissance de ces mots, sous la détermination dans les yeux de Julio, la nervosité et la beauté dans chacun de ses pas.

Tu dois le laisser partir avec les avocates pour la dernière étape. Tu as travaillé avec lui toute la semaine, il te manque déjà. En lui envoyant la main entre les barreaux qui vous séparent, une phrase commence à résonner en boucle dans ta tête : *they are going to rock the world*. Si Julio a le courage de mettre un pas devant l'autre aujourd'hui, alors il aura le courage de tout faire, il pourra changer le monde comme il en aura envie. Tou-te-s ces jeunes qui ont traversé des pays et des pays à la marche et qui traversent maintenant cette frontière terrifiante et terrible, ils vont rock the world. Et tu t'accroches à cette phrase, tu t'y accroches pour ne pas penser à Julio sous la terre dans le froid en attendant d'être transféré dans des prisons où les enfants meurent, tu t'y accroches pour te rappeler que ce qui compte c'est mettre un pas devant l'autre et traverser le pont, à ton tour, comme lui, traverser le pont en prenant la petite fille aux bonbons par la main parce qu'il n'y a rien d'autre à faire dans cette vie que d'y croire.

Pour dire merci

Dans le désert mexicain de Baja California, en chemin vers la frontière, des arbres fleurissent à chaque année, après la saison des ouragans. Le désert devient rouge de la persévérance de ces arbres, qui font des miracles avec l'eau qu'ils attrapent, qui défient l'aridité du soleil. Tu penses aux migrants, tu penses : *merci d'être ces arbres.*

À Salluit, les enfants désobéissent, mangent une deuxième pomme parce qu'ils ont faim, marchent sur la boue pieds nus parce que ça fait du bien, lancent de l'eau partout parce que c'est drôle, parce que c'est ce dont ils ont besoin, à ce moment-là, la pomme, la boue, l'eau. Ils s'en foutent de l'autorité, s'en foutent des punitions, s'en foutent de l'ordre établi. *Merci de me montrer que c'est possible. Merci pour ces semaines cueillies dans la toundra au milieu des araignées. Je m'excuse, au nom des mien-ne-s. On doit faire mieux, vous êtes beaucoup trop beaux et belles pour qu'on fasse autrement.*

Au Nunavik, les Inuit sont encore là, malgré les forces énormes qui ont voulu le contraire, qui le veulent encore. Tu penses aux poissons séchés devant les maisons, les pattes de caribou par terre, les bébés dans les amauti, l'inuktitut. *Merci pour tout ce qui est tellement fort et refuse de mourir, ce qui résiste.*

Dans la toundra survivent de petites fleurs magnifiques, des pétales délicates et colorées au milieu de tout ce vent et ce froid. *Merci d'être ces fleurs.*

De ce côté-là de la rivière, à Tk'emlups, Amy stationne sa voiture devant l'ancienne école résidentielle, ouvre la porte en pensant à sa mère et mélange la farine, prépare doucement la bannick pour le pow wow dans une cuisine où il n'y a pas longtemps les enfants n'avaient pas le droit d'être autochtones. Tu n'oses pas les mots. Tu n'oses pas dire merci, la honte est trop grande.

Dans les rues de León les chavalos se réveillent tôt, à l'heure où les premiers rayons frappent sur les murs sales et colorés. Tu penses à leur astuce, à leur débrouillardise, tu penses à leurs micro-spectacles de break dance. *Merci de vous lever à chaque matin.*

Tu penses à Freddy, la fois où il avait griffonné sur un papier mémo dans le bureau à León. L'encre en petits dessins qui imitent l'écriture, la marque vague d'un F, d'un R, d'un E, et puis plus rien, et puis seulement une main qui veut écrire mais qui ne sait pas, la marque d'une main qui essaie quand même. *Merci d'essayer toujours.*

Tu penses au mouvement civil du Nicaragua, à ces milliers d'étudiant·e·s dans les rues qui font exploser les volcans, à ces jeunes qui soufflent sur le lac pour réclamer une autre fin, un autre monde. *Merci de nous rappeler que même les volcans endormis peuvent se réveiller à tout moment.*

Tu penses aux campesinxs et à leurs allié·e·s qui sont encore dans les montagnes du Guatemala, qui y seront toujours, avec une force et une bravoure qui volent plus haut que les nuages de ce pays, les plus beaux nuages que tu aies jamais vus. *Merci d'être ces montagnes et ces nuages en même temps.*

Tu penses à la petite fille aux bonbons, tu penses aux graines qu'elle a semé en toi, des graines pour te dire de traverser le pont, pour te rappeler qu'il n'y a rien d'autre à faire dans cette vie, pour te le répéter, en boucle, jusqu'à ce que tu le comprennes, jusqu'à ce que tu y croies assez pour mettre un pas devant l'autre et avancer malgré le poids des petites filles que tu ne peux pas prendre sur tes épaules. Tu sais que ta place est là, à ses côtés. *Merci de me l'avoir appris.*

Volcán Telica

Meet at Quetzaltrекkers Office: 7:00am

Return 1 Day Later at: 1:00pm

What you **should** bring:

- Hiking boots or good walking shoes*
- Backpack*
- Sleeping bag*
- Sleeping mat*
- Sunscreen and hat
- Mosquito Repellent
- Sunglasses
- Warm clothes for the night
- Flashlight/Headlamp
- Rain jacket
- Bandana (or something to cover your face)

*Quetzaltrекkers can provide this equipment if needed (supplies are limited - please let us know what you need when you sign up).

Colonies intérieures

Un tremblement des ordres et des frontières?

La présence de la poésie, d'un tremblement des ordres et des frontières, nous permettait d'être comme un[-e] autre et toujours un peu deux, comme si nous étions constamment dans la seule compagnie d'un grand feu.

Tiphaine Samoyault, à Sarajevo durant la guerre des Balkans¹

Un jeune homme et une jeune femme attendent devant le point d'entrée. Tijuana gronde autour d'eux. Il est huit heures du matin. Des centaines de personnes traversent la plaza, en chemin vers la journée de travail qui les attend à San Diego. La frontière se trouve quelque part sous un long couloir suspendu qui sépare les deux pays.

Le jeune homme regarde l'heure sur son téléphone, jette sa cigarette aux poubelles. Il semble nerveux. La jeune femme se lève à son tour. Les deux s'engouffrent dans le long couloir.

Ils marchent en silence, en ignorant les soldats sur le chemin. Au bout du couloir, ils descendent une rampe – en bas, il y a un tourniquet. Des officiers d'immigration armés bloquent le chemin. Le jeune homme sort son passeport hondurien ainsi que le papier qui lui a été donné par la cour de San Diego, statuant qu'il est convié, cette journée-là, à une audience pour son processus de demande d'asile. Les officiers l'escortent derrière une clôture en métal, là où se trouvent une vingtaine d'autres demandeur-e-s d'asile.

La jeune femme reste de l'autre côté de la grille. Les officiers lui crient de partir. Elle n'a pas le droit d'être là. Soit elle traverse aux États-Unis, soit elle retourne au

¹ Samoyault, Tiphaine, 2013, *Bête de cirque*, Éditions du Seuil, Paris, p. 39.

Mexique. Elle souhaite bonne chance au jeune homme, lui serre les mains à travers le métal, puis remonte la rampe.

La rampe tourne trois fois sur elle-même avant de déboucher sur le long couloir. À chaque tour la jeune femme est plus haute et plus loin, à chaque fois le jeune homme doit se tordre encore plus pour croiser son regard. La jeune femme le voit de haut, entouré des grilles d'une frontière imaginée.

Au milieu du corridor infini la jeune femme s'arrête, ferme les yeux, imprime l'image, puis reprend son chemin.

Quelques semaines plus tard, le jeune homme et la jeune femme sont de nouveau devant le point d'entrée. Le jeune homme a l'air moins nerveux. Il rit en discutant avec elle. Il termine sa cigarette, la dépose dans la poubelle. La jeune femme se lève, met sur son dos un gros sac de voyage.

Iels traversent le long couloir en essayant de ne regarder ni les soldats, ni les armes. Iels descendent la rampe, tournent trois fois, arrivent devant le tourniquet. Iels se serrent fort, se disent adieu. La jeune femme montre son passeport canadien à l'officier étasunien, qui lui ouvre le tourniquet en aboyant au jeune homme de s'en aller. Le jeune homme remonte la rampe. La jeune femme est de l'autre côté du tourniquet, en file pour les douanes. Trois fois, encore, les deux se regardent, s'envoient la main. Mais cette fois-ci, c'est le jeune homme qui voit la jeune femme de haut. Il la voit libre dans cet espace où lui n'a pas le droit d'être.

Plus tard, la jeune femme écrira cette scène. Elle écrira même un essai sur l'acte d'écrire cette scène. Cela ne changera rien au fait que le jeune homme perdra son procès et sera déporté au Honduras, où il est en danger de mort. Mais cela rendra visible la danse des regards échangés, et l'injustice qui y est logée.

La jeune femme se demande à quoi bon.

*

Sur un mur de la clinique juridique pour laquelle je suis bénévole à Tijuana, il y a une petite affiche qui dit, en lettres roses et bleues : « Art Will Save Us ». Je ne peux pas m'empêcher de froncer les sourcils à chaque fois que je lis cette phrase entre les consultations. Toute la journée, j'accueille en chaîne des histoires de menaces, de meurtres, de deuils, de kidnappings, de viols, d'emprisonnement, d'extorsion, de

transphobie, de cicatrices, de torture, de cartels, de gangs, de répression. Toutes ces personnes fuient le danger dans leurs pays d'origine, mais gagner l'asile aux États-Unis est presque impossible. La majorité d'entre iels seront déporté·e·s suite à un processus légal cruel et dangereux. « Art Will Save Us » ... Le vertige est grand, quand je mets en contraste la réalité qui se déploie devant moi et l'écriture d'un mémoire en création.

Je salue le vertige comme un vieil ami, ou peut-être un ennemi. Ce vertige m'est familier. Depuis le début de mes études universitaires, j'ai la très nette impression de vivre dans une bulle, et la constante envie de la faire éclater. Le contraste est d'autant plus violent à chaque mois de septembre, à chaque mois de janvier, quand je reviens du Guatemala, du Nicaragua, de la traversée du Canada sur le pouce, de la frontière mexico-étasunienne, de Salluit. Je m'investis dans des lieux et des contextes où je suis témoin de l'injustice de manière extrêmement concrète. Puis je me retrouve en cours, dans une classe homogènement blanche, à prendre des notes sur des concepts abstraits élaborés majoritairement par des hommes blancs. Dans cette autre version du monde, par exemple, Salluit est souligné de rouge. Salluit n'existe pas dans le langage de Word ni dans les cours sur la théorie de la création. C'est ce rouge, entre autres, qui me donne le vertige.

Gloria Anzaldúa utilise son écriture pour subvertir l'état des choses, pour « [mettre] le monde en ordre » (1998, 221)², en ses mots. Elle affirme que l'art « is a sneak attack while the giant sleeps » (1990, xxiv). En parlant de sa pratique artistique et celle des « women of color », elle écrit encore que « by sending our voices, visuals and visions outward into the world, we alter the walls and make them a framework for new windows and doors » (1990, xxv). À la lueur de cette vision de l'art, je me demande quels liens peuvent, ou ne peuvent pas, être tissés entre la recherche, la création et l'engagement social? Entre le monde académique et le reste du monde? Mon écriture peut-elle être, en elle-même, une forme d'action sociale? A-t-elle vraiment cette puissance-là, cette force subversive?

Ces questions sous-tendent *Ton pont sur le continent*. Par l'écriture de ce texte, je tente de saisir les blessures profondes sur la carte de l'Amérique, pour comprendre que cette carte ne va pas de soi, qu'elle peut et doit être tracée différemment, qu'elle doit raconter d'autres histoires. Je tente d'écrire l'injustice du monde en rendant compte de certaines violences dont j'ai été témoin. Je tente d'écrire la souffrance que cette injustice génère, qui n'est pas la mienne, tout en le devenant un peu, vraiment juste un peu. Je tente d'écrire ce *vraiment juste un peu*. J'écris l'admiration que la résistance des autres

² *Al escribir, pongo el mundo en orden*. Ma traduction.

m'inspire, leurs courages. J'écris cette résistance, menée par d'autres que moi, à laquelle je veux m'allier. Je tente d'écrire le contact, les échanges, le partage, la colère, l'amour, l'engagement, la culpabilité, les erreurs, l'impuissance, l'espoir. Et toujours, je tente de me sonder, moi, de me demander ce que je fais là, ce que je viens y chercher, pourquoi j'y suis, pourquoi je veux y rester.

En écrivant ainsi, je me rends compte que mon écriture est intrinsèquement liée à l'acte de regarder, en deux mouvements inverses et complémentaires. Le texte porte le regard que je pose en tant que témoin sur des situations qui me sont extérieures, ainsi que le regard qui se retourne sur moi-même et qui dévoile mon identité dominante. Ces deux formes de regard sont à l'image des regards échangés à la frontière : le regard que je pose, moi, jeune femme canadienne, sur un jeune homme hondurien, du haut de la rampe où je me trouve; mon regard doublé du regard, inversé, que le jeune homme pose à son tour sur moi.

D'une part, mon regard sur les autres, sur ce qui reste à l'extérieur de moi. Mon regard curieux, concerné, aimant, biaisé. Mon regard qui se trompe, qui ne comprend pas tout. L'écriture de ce regard qui dit : voici ce que moi je vois, voici comme iels sont, iels les migrant·e·s, iels les Inuit, iels les enfants de la rue, voici comment c'est, là-bas, à la frontière, à Salluit, au Nicaragua. Le regard sous mes yeux qui me conscientise et me met en colère, qui me donne envie d'agir. L'écriture qui me permet de partager ce que j'ai vu, ce que j'ai vécu, ce qui m'a touchée. L'écriture qui prolonge mon regard pour crier plus fort ce qui ne va pas.

D'autre part, le regard, inversé, des autres qui se pose sur moi et qui me fait apparaître. Et mon écriture qui double ces regards, qui me pointe du doigt. Qui me nomme : blanche, *settler*, privilégiée. Qui montre la manière dont l'identité dominante est construite, basée sur l'exclusion et l'inégalité. Qui explicite la façon dont elle est présentée comme étant naturelle, habilement cachée pour que les choses restent subrepticement en place. Qui dévoile l'illégitimité de cette construction dominante de l'identité, des privilèges qui en découlent. Qui sonde la faute, historique et collective, que cette identité porte. L'écriture de ce regard potentiellement reçu par un lectorat blanc et *settler*, l'écriture qui confronte.

À travers l'écriture de ces regards, je tente de créer un texte engagé. Je cherche ainsi à lier non seulement mon expérience du monde académique et mon expérience du reste du monde, mais aussi mon écriture et l'engagement. Ainsi, je cherche à vaincre le

vertige, à déjouer le décalage. J'essaie d'enfin affronter la question *À quoi bon?* À quoi bon écrire, à quoi bon lire, à quoi bon l'art?

Je pose la question tout en sachant qu'elle restera ouverte, comme une blessure. Cette question est une manifestation de mon impuissance, de ce qui ne suffit pas. Ce ne sera jamais assez. Le vertige m'accompagnera toujours, que j'écrive ou que je n'écrive pas. Mais tout comme je choisis de croire à l'espoir d'un monde plus juste, je choisis d'écrire quand même. Et puisque j'écris, c'est que je crois, au moins un peu, à la valeur de l'écriture, de la recherche et de l'art, même devant la violence du monde. Mon ambivalence permet à cette question d'exister en moi, la garde en vie.

Apparaître

Voici des hommes [et des femmes] noir[·e]s debout qui nous regardent et je vous souhaite de ressentir comme moi le saisissement d'être vu[·e]. Car le [et la] blanc[·he] a joui trois mille ans du privilège de voir sans qu'on le [ou la] voie [...]. Aujourd'hui ces hommes [et ces femmes] noir[·e]s nous regardent et notre regard rentre dans nos yeux.

Jean-Paul Sartre³

Le jeune homme, du haut de la rampe, regarde la jeune femme canadienne. Elle est en file pour passer les douanes. Il voit son sac à dos de voyage, devine les écussons de couleurs vives qui représentent les nombreux pays qu'elle a visités. Elle tient son passeport dans une main. De l'autre, elle lui fait des signes d'adieu.

À quelques mètres d'elle, il voit aussi le sol qui recouvre la hielera, la chambre froide souterraine où sont enfermés les demandeur·e·s d'asile lorsqu'ils traversent aux États-Unis. Il la voit sourire, il sourit à son tour, mais il sait qu'elle sait, il sait qu'elle y pense aussi.

*

³ Sartre, Jean-Paul, 1948, « Orphée noire », dans Senghor, Léopold (dir.) *Anthologie de la nouvelle poésie nègre et malgache de langue française, précédée de Orphée noir par Jean-Paul Sartre*, Presses universitaires de France, Paris, p. viv.

Dans *La mujer habitada*, l'écrivaine nicaraguayenne Gioconda Belli retrace la prise de conscience de sa protagoniste par rapport à l'injustice sociale. Un moment charnière du roman est une scène dans laquelle la protagoniste se trouve dans la salle d'attente d'un hôpital public, entourée de personnes appartenant, en ses mots, au « peuple » (Belli 1988, 176). Les personnes dans la salle d'attente l'observent attentivement, assurément à cause de ses vêtements et de la couleur de sa peau qui marquent son identité privilégiée. Le regard qu'elle « subit » incite la protagoniste à baisser les yeux sur ses propres pieds et remarquer la richesse qui les sied.

Elle ferma les yeux pendant un long moment, dans l'espoir de s'endormir pour écourter l'attente. Mais elle ne trouva pas sommeil. Elle ouvrit les yeux et scruta la salle. Elle se rendit compte que les autres personnes dans la salle l'observaient. [...] Elle se sentit mal à l'aise. Pour se distraire, elle regarda au sol. Elle parcourut du regard la file de pieds devant elle. [...] Elle fixait, hypnotisée, la file de pieds tristes. Elle leva les yeux. Les personnes dans la salle la regardaient. Elle baissa les yeux de nouveau. Ses propres pieds entrèrent en focus. Ses pieds fins, blancs [...]. Ils étaient jolis, ses pieds. Aristocrates. Elle ferma de nouveau les yeux. (*Ibid.*, 175)⁴

Si la protagoniste « ferme les yeux » sur place, elle réussit à les ouvrir, métaphoriquement, dans les jours qui suivent. Marquée par son expérience dans la salle d'attente, elle se retrouve assaillie par une multitude de souvenirs de l'injustice sociale, des souvenirs « restés silencieux jusqu'à présent, qui commençaient à flotter dans sa conscience comme des bouteilles tirées à la mer » (*Ibid.*, 177)⁵. Les regards posés sur elle enclenchent une réflexion sur son privilège qui débouche ultimement sur son adhésion à un mouvement révolutionnaire.

À mon tour, je suis regardée. J'entre dans un marché mexicain où je suis la seule blanche. Je lève les yeux pour voir que tout le monde m'observe. Cette scène, et ses multiples variantes, se répète encore et encore et encore. Je suis au Pérou, je suis *gringa*. Je suis au Nicaragua, je suis *chela*. Je suis au Mexique, je suis *güera*. Je suis au Nunavik, je suis *qallunaat*. Je lis Leanne Betasamosake Simpson, je suis *zhaganashi*. Mon corps est étranger. Mon corps est visible.

⁴ *Estuvo con los ojos cerrados un buen rato, esperando en poder dormir para acortar la espera. Pero el sueño no llegó. Abrió los ojos y los extendió a través del salón. Notó que las demás personas en la sala la observaban. [...] Se sintió incomoda. Para distraerse miró hacia el suelo. Recorrió con la vista la hilera de pies frente a ella. [...] Recorrió hipnotizada la hilera de pies tristes. Levantó los ojos. La miraban. Los bajó de nuevo. Sus pies entraron en foco. Sus pies finos, blancos [...]. Eran lindos sus pies. Aristocráticos. Cerró de nuevo los ojos.* Ma traduction.

⁵ *Instantes [...] guardados en silencio hasta ahora que empezaban a flotar en su conciencia como botellas arrojadas al mar.* Ma traduction.

Peu à peu, j'apprends ce que ce corps veut dire. J'étudie l'espagnol, mon professeur révolutionnaire m'explique l'impérialisme. Je traverse une monoculture de café qui s'étend à perte de vue, je vois les petites chambres des travailleur·e·s, je comprends un peu mieux le capitalisme. Je parle avec une femme qui travaille depuis quarante ans dans une usine de textiles, elle m'apprend la division internationale du travail. Je suis dans la voiture d'un homme autochtone, il m'explique la violence coloniale. Je râpe des carottes dans la cuisine d'une ex-école résidentielle, j'apprends le génocide. Au fil des apprentissages, les regards posés sur moi s'approfondissent.

En parallèle, les textes académiques et engagés que je lis appuient les savoirs acquis « sur le terrain » : ils les conceptualisent, les complètent, m'aident à mieux comprendre. Je découvre ainsi des théoricien·ne·s antiracistes et anticoloniall·e·s qui dénoncent les structures de pouvoir, qui nomment le *settler colonialism* et la suprématie blanche. Ce sont surtout des femmes, la plupart se définissant comme des « women of color ». Comme l'écrit Martine Delvaux, ces femmes, « en nommant les choses, en dépliant l'histoire, en écrivant la place qu'elles occupent, celle qui leur a été attribuée et celle qu'elles prennent, me remettent doucement et fermement à la mienne » (2017, 67). À travers ces voix, j'entends l'importance de sonder ma propre identité et les privilèges qui en découlent. Grâce à la recherche académique, je situe consciemment ma blancheur au sein des structures de pouvoir, d'oppressions et de privilèges. Les regards deviennent d'autant plus lourds et présents.

J'écris ces regards. Dans mes mots, je trace les liens qui se tissent en moi entre les multiples savoirs acquis sur la route et dans les livres. J'essaie de voir ma silhouette de haut, comme du ciel, pour faire apparaître ce qui est invisible habituellement. J'écris mon reflet dans les miroirs, morceau par morceau. Ainsi, dans l'écriture, j'en arrive à me nommer blanche et *settler*, dans la tentative de dévoiler et dénoncer des injustices qui, normalement, sont passées sous silence. Je me mets en scène, et mon écriture me regarde encore plus durement, les frontières se brouillent entre mon expérience personnelle et mon appartenance à un groupe de pouvoir. Je relate parfois des situations où je sonde mes intentions et mes réactions à un niveau presque intime. Parallèlement, je travaille à montrer que ce n'est pas qu'individuellement que j'avance dans le monde, mais bien avec la marque collective de mon identité. Cette porosité de la frontière entre mon « je » et mon « nous » (ou entre mon « tu » et mon « vous ») rappelle la conviction féministe « le personnel est politique », repris par un nombre de mouvements sociaux. Je me reconnais dans le processus de prise de conscience des femmes blanches interviewées par Ruth Frankenberg qui se définissent comme féministes. Frankenberg décrit leur processus de la façon suivante : « The intensity of self-questioning on the part of feminists did not result from their being more racist than others, so much as

from the feminist premise that “the personal is political”, which pushed these women to look at their own construction in relation to the social structure » (1988, 214).

Ainsi, je m'écris au tu. « Tu fais ça. Tu es là. Tu as ça. Toi qui fais ça. Toi qui es là. Toi qui as ça. ». En me pointant ainsi du doigt, je m'adresse aussi à d'autres. Lorsque je parle de mon identité dominante, je la situe au sein d'un groupe social défini au sens où le théorise Patricia Hill-Collins. Selon elle, l'appartenance à un groupe découle d'une même position de pouvoir partagée: « It is common location within hierarchical power relations that creates groups [who] also share common experience in such power relations » (Hill-Collins 1997, 376-377). Le « toi » dans mon texte se réfère à moi-même, tout en étant une adresse à un lectorat potentiel. Ma démarche vise politiquement un lectorat blanc et *settler*, puisqu'elle s'interroge sur un processus de prise de conscience qui doit avoir lieu au sein du groupe dominant. L'acte d'écrire collectivise mon parcours personnel : tout comme j'ai reconnu que mon « je » s'inscrit dans un « nous », je souhaite que les personnes qui partagent mon groupe de pouvoir me lisent et se reconnaissent dans mon « je », se sentent touchées par le récit de ma prise de conscience.

Kimberlé Crenshaw élabore, en 1989, la théorie de l'intersectionnalité. Elle propose de penser l'identité sociale des personnes marginalisées — les femmes noires, en l'occurrence — comme un enchevêtrement de plusieurs oppressions découlant de systèmes de pouvoir concomitants. Une oppression ne doit pas être pensée comme un fait isolé, mais bien comme un facteur qui participe au marquage identitaire d'un·e individu·e et qui interagit avec d'autres. Ces facteurs d'oppression (et de privilège) peuvent par exemple renvoyer au statut social, à la race, au genre, à l'identité sexuelle ou à l'âge de certaines populations ou individu·e·s. Ainsi, dans les mots de Hourya Bentouhami-Molino, « il ne s'agit pas de simplement considérer chacun de ces marqueurs identitaires comme étant la source d'un supplément de violence, ou comme relevant d'une homologie structurelle abstraite, mais bien comme étant historiquement intriqué, parce que cogénéré » (2015, 164). En ce sens, je tiens à souligner que ce « nous » dominant auquel je me réfère ne tient compte que d'un axe identitaire, en l'occurrence la race. Il est tout à fait possible qu'une personne corresponde à ce « groupe de pouvoir » tout en souffrant d'oppressions qui la situent simultanément en marge de l'identité dominante, par exemple une personne démunie économiquement, une personne trans ou une personne en situation d'handicap. D'ailleurs, quand je qualifie mon identité de dominante, je mets de côté le fait qu'en tant que femme, je suis victime d'oppressions particulières, qui viennent s'interrelier avec les autres axes de privilège qui définissent mon identité. Ce choix de me concentrer sur la race ne relève ni d'un désir de hiérarchisation des luttes, ni d'une approche qui se veut à contre-courant de l'intersectionnalité. Il s'agit plutôt d'une tentative d'approfondir ma

compréhension de cet axe identitaire, par exemple en sondant comment le pouvoir blanc est lié à la position coloniale et au droit à la mobilité sur le territoire américain.

Lorsque je nomme mon « identité dominante », je me réfère avant tout à ma blancheur. J'utilise ce terme dans la tentative de démontrer que la blancheur est construite de manière à dominer illégitimement les personnes non-blanches. En effet, Amandine Gay explique que la « dimension structurelle du racisme suppose que nous occupions des places différentes au sein du même système » (2014). Concrètement, les endroits auxquels les personnes ont accès (les pays, les villes, les quartiers, les écoles...) diffèrent selon la couleur de leur peau, ou leur « race » telle que construite socialement. De manière encore plus englobante, le positionnement par rapport au pouvoir, à l'oppression, au privilège, à la « marge » et au « centre » varie également en fonction de l'identité raciale. Le système dont parle Gay fonctionne de manière à privilégier la blancheur construite comme étant la norme tout en excluant les autres identités, les reléguant ainsi aux marges. Par exemple, la scène me décrivant à la frontière mexico-étasunienne montre l'asymétrie entre ma position et celle du jeune homme. Parce que je suis citoyenne occidentale, blanche et « riche », je peux circuler librement sur le territoire. Parce qu'il est citoyen non-occidental, non-blanc et « pauvre », son droit à la mobilité lui est nié, tout comme son droit à la sécurité.

Puisque ma blancheur est construite de manière à sembler neutre, je travaille à la visibiliser pour dénoncer l'illégitimité du pouvoir qui en découle. Comme l'écrit Robin DiAngelo, « [Whites are taught] to see themselves as individuals rather than as part of a racially socialized group. Individualism erases history and hides the ways in which wealth has been distributed and accumulated over generations to benefit whites today » (2011, 59). Au Canada, nous sommes aux prises avec un immense trou de mémoire historique doublé d'une très faible conscience collective par rapport à la réalité coloniale et raciste qui structure le pays. Nous nous confortons dans ce qu'Anzaldúa appelle la « réalité sélective ». Elle écrit : « Selective reality [is the] narrow spectrum of reality that human beings select or choose to perceive and/or what their culture “selects” for them to “see”. [...] That which is outside of the range of consensus perception is “blanked-out” » (1990, xxi). La blancheur fait définitivement partie de ce qui est « blanked-out » ou « blanchi », dans la majorité des sphères sociales occidentales. D'ailleurs, Robin DiAngelo écrit : « [Whiteness is] an unracialized identity or location, which functions as a kind of blindness; an inability to think about Whiteness as an identity or as a “state” of being that would or could have an impact on one's life » (2017, 59).

Mes années d'étude aux niveaux primaire, secondaire, collégial et universitaire ne m'ont pas éduquée, ni même réellement sensibilisée, à la violence coloniale et raciale. Il en est de même du discours hégémonique et du conditionnement social avec lesquels j'ai été en contact depuis mon enfance. Un exemple : j'assiste à un atelier sur la pratique du *land acknowledgment* à McGill. Le facilitateur demande à ceuzes d'entre nous qui avons déjà été sur un territoire autochtone de lever la main. Je pense à Tk'emlups en Colombie-Britannique, à Teslin au Yukon, à Salluit au Nunavik, et je lève la main. La majorité des personnes présentes dans la salle lèvent également leurs mains, d'autres non. Le facilitateur nous dit : « Tout le monde devrait lever la main. Nous sommes sur un territoire autochtone en ce moment-même, il s'appelle Tiohtià:ke. N'importe où au Canada, vous êtes en territoire autochtone ». J'ai levé ma main, mais je ne l'ai pas fait pour les bonnes raisons. Il ne s'agit que d'un exemple parmi la multitude d'instances dans lesquelles ma vision blanche du Québec, du Canada, de l'Amérique et du monde a été confrontée dans les dernières années. Ces instances ont toujours eu lieu en dehors du circuit social « officiel » où me place ma blancheur.

Cette invisibilité de la blancheur n'est pas construite par hasard. Elle permet l'invisibilité du fait que le pouvoir blanc se construit au détriment des personnes non-blanches. Ruth Frankenberg écrit « Most often, whites remain undefined, the unmarked norm from which others are seen to deviate » (1988, 13) et Janet Helms affirme que « Whiteness is the overt and subliminal socialization processes and practices, power structures, laws, privileges, and life experiences that favor the White racial group over all others » (2017, 718). Ainsi, le « centre » blanc exclut violemment et injustement les personnes non-blanches, et prend souvent ancrage dans l'exploitation, la marginalisation et le bafouement des droits des personnes non-blanches. Cette injustice se perpétue depuis la colonisation de l'Amérique, par exemple à travers le génocide des peuples autochtones et l'invasion de leurs territoires, l'esclavagisme, l'impérialisme, le néo-colonialisme, la division internationale du travail, l'extractivisme, l'emprisonnement et la déportation des personnes immigrantes non-documentées, la surreprésentation des populations de couleur dans les prisons, les politiques migratoires qui mettent les personnes migrantes en danger extrême, la discrimination raciale, etc. Comme l'explique Melissa Lovell, « White people are able to define Whiteness as normality and to position themselves as full citizens whilst pushing non-White people (including migrants and indigenous people) to the margins or even outside of the boundaries of citizenship » (Lovell 2007, 3, citée par Evelyn Nakano Glenn 2015, 59). Passer la blancheur sous silence sert donc les intérêts des personnes blanches qui profitent du système d'exclusion, et protège le statu quo du pouvoir blanc. À ce propos, Richard Dyer écrit : « The equation of being white with being human secures a position of power » (1997, 9).

L'invisibilité de la blancheur est entre autres construite par le contrôle des regards qui se posent sur les personnes blanches. bell hooks écrit : « In white supremacist society, white people can “safely” imagine that they are invisible to black people since the power they have historically asserted, and even now collectively assert over black people, accorded them the right to control the black gaze » (1992, 168). Le regard que les personnes non-blanches posent sur les personnes blanches est souvent supprimé par les structures de domination. Par exemple, hooks rappelle que « the politics of slavery, of racialized power relations, were such that the slaves were denied their right to gaze » (*Ibid.*, 115). Elle explique cette interdiction par le fait que « there is power in looking » (*Ibid.*). Mais le regard réussit tout de même à se retourner :

[...] all attempts to repress our black peoples right to gaze had produced in us an overwhelming longing to look, a rebellious desire, an oppositional gaze. By courageously looking, we defiantly declared: "Not only will I stare. I want my look to change reality." Even in the worse circumstances of domination, the ability to manipulate one's gaze in the face of structures of domination that would contain it opens up the possibility of agency. [...] The "gaze" has been and is a site of resistance for colonized black people globally. (hooks 1992, 116)

Plusieurs artistes s'inscrivent dans cette dynamique de résistance à l'opresseur·e, malgré le fait que le discours hégémonique tend à supprimer les productions culturelles porteuses de regards non-blancs qui se posent sur les personnes blanches. En dépit des nombreuses difficultés structurelles, des artistes prennent la parole pour visibiliser les blanc·he·s, nous soumettant à leur « oppositional gaze ». C'est le cas de Zabedee Nungak, un chasseur et essayiste inuit, qui co-signe le documentaire *Qallunaat! Why White People Are Funny*. De manière à la fois humoristique et critique, le documentaire renverse le regard ethnographique et scrute les habitudes des *qallunaat*, le mot en inuktitut utilisé pour désigner les personnes non-inuit. Par exemple, un *Qallunaat Research Institute* fictif est mis en scène, où des sujets blanc·he·s sont sous observation.

Dans la dernière scène du film, Nungak doit répondre à la question « What is the best thing about the *qallunaat* coming up here? » (2006, min. 48). Il cherche une réponse, réfléchit, fixe la caméra, avant d'éclater de rire devant le fait qu'il ne trouve rien à dire. Dans ce silence, à travers ce regard posé sur moi, je suis forcée d'apparaître et de me regarder moi-même. Je tente de créer un regard similaire dans mon écriture, mais à partir de mon point de vue blanc. Ce regard se pose sur moi et sur un lectorat potentiel pour nous faire apparaître et nous inciter à nous questionner sur la nature du pouvoir dont nous profitons.

En nommant ma blancheur, en la regardant en face, je vois qu'elle est tout à fait reliée à ma position coloniale. Être blanche, pour moi, ça veut dire être *settler*. Le *settler colonialism* a été théorisé par rapport à ce qui est nommé le colonialisme « classique ». On parle de colonialisme « classique » lorsqu'un groupe de colons envahissent un territoire habité pour en exploiter ses ressources naturelles et sa population locale. Les envahisseurs vivent temporairement dans la colonie pour assurer l'expansion et l'enrichissement de leur métropole, puis retournent vivre dans leur pays d'origine. Le *settler colonialism*, quant à lui, renvoie aux cas où les envahisseurs veulent occuper de façon permanente le territoire qu'ils colonisent. Ayant pour objectif de former un nouveau groupe ethnique et social dominant, les envahisseurs exploitent les ressources naturelles et la population locale pour leur propre profit. Des exemples d'états *settler* incluent le Canada, les États-Unis, l'Australie, la Nouvelle-Zélande et Israël. (Evelyn Nakano Glenn 2015, Anne Bonds et Joshua Inwood 2016, Patrick Wolfe 2006, Lorenzo Veracini 2011, Adam Barker 2009).

Maile Arvin, Eve Tuck et Angie Morill, qui sont toutes trois des théoriciennes autochtones, définissent le *settler colonialism* ainsi :

Settler colonialism is a persistent social and political formation in which newcomers/colonizers/settlers come to a place, claim it as their own, and do whatever it takes to disappear the Indigenous peoples that are there. Within *settler colonialism*, it is exploitation of land that yields supreme value. In order for *settlers* to usurp the land and extract its value, Indigenous peoples must be destroyed, removed, and made into ghosts. (2013, 12)

Patrick Wolfe abonde dans le sens de Arvin, Tuck et Morrill lorsqu'il affirme que le *settler colonialism* n'est pas un événement historique appartenant à un passé révolu, mais bien une structure profonde qui est encore en place aujourd'hui dans les états *settler*. Qui plus est, « Settler colonialism, aiming to secure the land and all of its resources for the benefits of the dominant, settler population, is, as a structure, based on a logic of elimination of the First Nations, which should be defined as a structural genocide » (Wolfe 2016, 403). Ce génocide structurel est reconduit par une multitude de stratégies violentes, utilisées dans le passé, mais toujours en vigueur, aujourd'hui, au Canada. Ces stratégies comprennent :

Officially encouraged miscegenation, the breaking-down of native title into alienable individual freeholds, native citizenship, child abduction, religious conversion, resocialization in total institutions such as missions or boarding

schools, and a whole range of cognate biocultural assimilations [and] frontier homicide. (Wolfe, 2006, 388)

ainsi que

The designation of land reserves [...], laws of blood quantum designed to diminish the recognition of Indigenous claims to land over generations [and] laws [...] constructed to enable white settlers to make claims of indigeneity. (Arvin, Tuck et Morrill 2013, 12)

Settler: « [Someone] who occup[ies] lands previously stolen or in the process of being taken from their Indigenous inhabitant » (Barker 2009, 328). *Settler*. Le mot dérange, énormément. Il dérange tellement qu'on ne l'utilise pas, d'habitude. Je lis *Islands of Decolonial Love* de l'écrivaine Michi Saagiig Nishnaabeg Leanne Betasamosake Simpson :

this summer some settlers
 who live right on top of that burial mound in hastings,
 right on top
 were excavating
 renovating
 back hoeing
 new deck. new patio. new view.
 and they found a skull.

[...]

breathe.
 we are
 not
 supposed
 to be

standing
 on
 this desecrated mound
 looking
 not looking
 looking
 not looking

looking
 not looking
 looking
 not looking

(2013, 67-68)

Je regarde, longtemps, l'espace blanc sur la page entre « we are not supposed to be » et « standing on this desecrated mound ». Je regarde, et en même temps, je ne regarde pas, je ne veux pas regarder, je ne veux pas voir. Looking, not looking. Pour voir, ne pas voir, tous les autres endroits « where settlers are not supposed to be standing ». Looking, not looking.

Je me mets en jeu, je pointe mon illégitimité du doigt. Mon privilège se reflète dans ma démarche. Sonder la pratique artistique d'Anzaldúa, une écrivaine Chicana, m'aide à comprendre à quel point, et de quelle façon. Le mouvement militant Chicana féministe se préoccupe des enjeux propres aux personnes d'origine mexicaine vivant aux États-Unis et s'identifiant comme femmes. Dans son œuvre, Anzaldúa retrace la prise de conscience de son identité raciale en tant que femme Chicana. Elle conçoit l'écriture comme un lieu intime de recherche identitaire, propice au dévoilement des constructions des identités qui lui ont été imposées. Elle écrit pour se réconcilier avec son identité et dénoncer la manière dont le racisme a conditionné son rapport à celle-ci. Elle explique que, pour elle, « l'acte d'écrire est [...] la recherche de soi-même, du centre de notre être » (1998, 222)⁶.

Dans son livre *Borderlands. La Frontera. The New Mestiza*, Anzaldúa affirme que « la mestiza », en tant que sujet opprimée, doit retrouver sa propre identité entre les nombreux masques qui lui sont imposés. La résistance antiraciste et anticoloniale, en tant que Chicana, se retrouve alors dans les interfaces, dans les interstices:

Between the masks we've internalized, one on top of another, are our interfaces. The masks are already steeped with self hatred and other internalized oppressions. However, it is the place - the interface - between the masks that provides the space from which we can thrust out and crack the masks. (Anzaldúa 1990, xv-xvi)

⁶ *El acto de escribir es el acto de hacer el alma, alquimia. Es la búsqueda de una misma, del centro del ser [...].* Ma traduction.

La démarche d'Anzaldúa tend donc vers la réparation, l'unicité et la revalorisation d'une identité qui a été morcelée et délégitimisée par la norme dominante blanche et coloniale. En faisant craquer ses masques, « la mestiza » peut retrouver une identité qui fait sens, dans laquelle elle se reconnaît et se voit respectée. À l'inverse d'Anzaldúa, je conçois mon identité coloniale et blanche en tant que surface socialement construite comme plane, unie et lisse. Il s'agit pour moi de faire craquer ce masque invisible de la norme pour en révéler les fissures, son illégitimité.

La démarche d'Anzaldúa m'aide à saisir comment se déploie le privilège qui sous-tend ma propre « recherche » identitaire. Je me rends compte que, comme elle, je souhaite me déplacer vers un « ailleurs », mais que nos démarches se font en mouvements inverses. Dans mon cas, je tente de me déloger du centre, alors qu'Anzaldúa tente de se déloger des marges. Mon point de départ en est un marqué par le confort, le privilège, le pouvoir. Il me semble important de souligner cette position dans ma démarche pour la mettre en perspective par rapport aux nombreuses écrivaines de couleur (dont Anzaldúa fait partie) qui cherchent elles aussi à mieux comprendre leur identité et critiquer les structures qui la définissent, mais à partir d'une position marquée par l'oppression. Pour Anzaldúa, le dévoilement de sa propre identité est une stratégie de résistance, mais aussi de survie et de réparation; elle prend ancrage dans la nécessité. Par exemple, elle écrit : « J'ai passé plus de trente ans à désapprendre la croyance inculquée en moi qu'être blanc[·he] est mieux qu'être brun[·e] » (1998, 229)⁷. Je dois désapprendre moi aussi l'idée que la blancheur est supérieure, et que les avantages découlant de cette prétendue supériorité sont légitimes. Par contre, dans son cas il s'agit de changer « la haine envers [elle]-même » en « amour » (*Ibid.*, 230)⁸. Une telle transformation n'est pas en jeu dans mon cas. Je jouis de ce que DiAngelo nomme la « psychic freedom », qui « frees whites from carrying the psychic burden of race [and allows them to think that] race is for people of color to think about – it is what happens to “them” » (DiAngelo 2011, 63).

En tant qu'individue blanche, je possède également le privilège du choix. Je choisis si j'entreprends cette démarche, et je choisis les modalités de celle-ci. La société, de facto, ne m'incite pas à me confronter ni à ma race, ni à mon héritage colonial : « We rarely, if ever, have to think about race and racism, and receive no penalty for not thinking about it. In fact, whites are more likely to be penalized (primarily by other whites) for bringing race up in a social justice context than for ignoring it » (*Ibid.*). Cette « liberté

⁷ *He pasado más de treinta años desaprendiendo la creencia inculcada en mí que ser blanco es mejor que ser moreno.* Ma traduction.

⁸ *Y es apenas ahora que el odio de mí misma, el que pasé cultivando durante la mayor parte de mi adolescencia, se convierte en amor.* Ma traduction.

» me permet de « invoke the power to choose when, how, and how much to address or challenge racism » (*Ibid.*, 64). Peggy McIntosh, en écrivant sur le « white privilege », est consciente de cet avantage:

In writing this paper I have also realized that white identity and status (as well as class identity and status) give me considerable power to choose whether to broach this subject and its trouble. [...] Being white, I am given considerable power to escape many kinds of danger or penalty as well as to choose which risks I want to take. (1988)

Puisque je suis blanche, je pourrais facilement éviter ces réflexions. Je pourrais écrire sur autre chose, penser à autre chose. Par exemple, en revenant du Nunavik, lorsque je devais répondre à la question « C'était comment? », je disais : « C'était confrontant, mais je suis contente d'avoir été confrontée de cette manière-là, c'est nécessaire ». Si je n'avais pas voulu affronter ma posture coloniale, j'aurais choisi un autre travail d'été. J'avais le choix.

Si je décide de la manière dont je confronte mon identité dominante dans la « vraie vie », il en est de même dans l'écriture. Dans mon texte de création *Ton pont sur le continent*, je me concentre sur quelques enjeux dans lesquels l'injustice et la violence sont reliés à la blanchité. Je ne visibilise qu'une partie de ce qu'être blanche au Québec, au Canada, en Amérique et dans le monde implique. Au-delà de nommer quelques manifestations du pouvoir blanc, je cherche à développer le réflexe de sonder la blanchité par une sorte de « pratique du regard ». Cela n'empêche pas le fait que mon texte témoigne de la limite de mes propres angles morts. Je ne peux pas dépasser ma propre limite. Je reste au sein même de ma « selective reality » (Anzaldúa 1990, xxi). J'écris forcément sur les enjeux que j'accepte de regarder de face, sur ce que je suis capable de gérer comme informations sur moi-même et mon identité. Paradoxalement, je suis en contrôle d'une écriture-regard dans laquelle j'essaie de me déstabiliser.

L'écriture ne me glisse pas des mains. Je suis celle qui décide des mots, de leurs connotations, des réseaux de sens que je construis. Je me mets en jeu, mais je suis ma propre metteuse en scène. C'est moi qui définis les paramètres de la confrontation. Je reste, tout compte fait, celle qui regarde. Si « the ultimate position of power in a society that controls people in part through their visibility is that of invisibility, the watcher » (Richard Dyer 1997, 44), est-il possible, au sein de l'écriture, de quitter l'invisibilité de ma position de « watcher » en devenant celle qui est regardée alors qu'en fait, je me surveille moi-même?

Représenter

Hazlo bien.

Chito

La jeune femme, du haut de la rampe, regarde le jeune homme hondurien. Il est entouré d'autres demandeur·e·s d'asile qui, comme lui, attendent la suite. Le groupe est encerclé d'une grille de métal. Les fils barbelés cadrent leurs visages. L'espace délimité par la grille est restreint, iels sont étroitement agglutiné·e·s les un·e·s sur les autres. Il n'y a pas de bancs, alors les personnes attendent debout, ou assis·e·s sur leurs valises. Les enfants tiennent la main de leurs parents. Les regards fixent le vide, les conversations meurent vite.

La jeune femme voit tout cela, en imagine une partie. En réalité, elle est trop loin pour réellement déchiffrer les regards, et elle ne reste pas assez longtemps pour mesurer la longueur des conversations. Elle écrit sa propre version de la scène, forcément décalée de la réalité qui se jouait ce matin-là, à la frontière.

*

Je ne m'en tiens pas à me regarder moi-même et les personnes qui font partie de mon groupe de pouvoir. Je pose aussi mon regard sur d'autres personnes, d'autres peuples, d'autres « groupes ». Sur le terrain, je suis témoin de certaines injustices vécues par ces personnes. Je me retrouve, de près ou de loin, engagée dans ces situations. J'observe,

je questionne, j'apprends, parfois j'interviens. D'une manière ou d'une autre, je reste à l'extérieur de cette injustice, que je ne subis jamais « au premier degré ». Puis, par l'écriture, je tente de dénoncer l'injustice en rendant compte de ce que j'ai vu, entendu, vécu. Ce faisant, je décris des personnes qui ne sont pas moi, des peuples qui ne sont pas les miens. Je mets en mots des situations que je n'aurai jamais à subir. Je me permets d'écrire sur des enjeux et des pans d'histoire qui ne m'affectent que par ricochet, et dont je suis souvent une bénéficiaire illégitime.

J'écris à partir de mon point de vue. Selon les théories féministes du point de vue situé, élaborées entre autres par Sandra Harding et Hill-Collins, l'expérience des femmes exclues par des systèmes d'oppression génère un savoir particulier, un savoir situé. Ce savoir doit être reconnu, valorisé et écouté (María Puig de la Bellacasa et Sarah Bracke, 2009). Je déplace le terme théorique en l'appliquant à ma position dominante. La théorie m'est tout de même utile, puisqu'elle permet d'éclairer le fait que cette position détermine en partie le point de vue que j'ai sur le monde, et donc le savoir que je construis dans mon écriture. Il me semble intéressant de relier ma subjectivité individuelle à mon identité collective : loin d'être neutre, ma vision de la réalité est influencée et limitée par ma position dominante.

Je conçois l'écriture comme un appareil photo, qui fige la réalité et la découpe. Le texte produit pourrait se comparer à un album photo, qui ne raconte qu'une version des choses. À cause de mon point de vue situé et de ma vision limitée, les quelques photos reconstituées par mon écriture sont entourés d'un immense hors-cadre. Dans cet hors-cadre se loge tout ce qui se perd dès que je fixe le regard, dès que j'écris. À travers mon regard et mon écriture, je fragmente le sens : il me manquera toujours des outils pour saisir avec justesse ce qui se déroule devant moi, à l'extérieur de moi. Il y aura toujours inadéquation entre ce qui est réellement en jeu et le compte-rendu que je décide d'en faire. Mon analyse sera toujours décalée. L'album photo demeure incomplet : il manque tout ce que je ne comprends pas, tout ce que je ne réussis pas à voir, tout ce qui se cache dans mes angles morts. Il manque aussi ce qui devrait être dit mais que je ne réussis pas à écrire, ou que je décide de ne pas écrire.

Je décide de ce qui apparaît ou non dans le texte. Par exemple : Je traverse les États-Unis en autobus Greyhound vers le Mexique. Je passe notamment plusieurs jours en compagnie d'une femme d'origine mexicaine, qui vit depuis vingt ans aux États-Unis. À son sujet, je pourrais écrire : Cette femme traverse le pays pour fuir son mari violent. Elle a des ecchymoses sur le bras. Elle n'a pas de papiers, elle craint à tout moment de se faire déporter. Elle ne réussit pas à dormir, trop inquiète par sa situation. Mais je pourrais aussi écrire, sur la même femme : Là où elle vivait, elle faisait du *jogging* dans

les montagnes. Elle aime l'odeur des lacs. Elle est très gentille, m'encourage dans mes projets, me souhaite le bonheur. Elle m'achète des biscuits dans une station d'essence. On regarde le paysage défiler en écoutant Maná sur son téléphone. Je pourrais parler de l'adolescente enceinte qui retourne vivre chez sa mère parce que son copain l'a chassée en apprenant la nouvelle, je pourrais nommer la couronne de fleurs sauvages qui orne ses cheveux et la sagesse dans sa voix. Je pourrais parler de la femme hondurienne qui voyage avec ses trois jeunes enfants, de son processus de demande d'asile, de la lumière verte de son bracelet-GPS qui clignote dans la nuit. Je pourrais aussi nommer son sourire et le rire de son fils qui utilise mon bras comme oreiller, leur espoir *que todo salga bien*, que tout aille bien. Je pourrais aussi écrire sur les quelques passagè·e·s qui semblent avoir des vies lisses et tranquilles, le monsieur qui rentre chez lui après une longue randonnée dans les bois, le jeune qui va ramasser du *weed* dans l'Ouest, la madame qui veut acheter du tissu dans la grande ville d'à côté pour coudre de nouveaux rideaux. Écrire, c'est décider quel·le·s passagè·e·s apparaissent sur papier dans l'autobus Greyhound, quelle version de leur vie est racontée.

Le film *Diarios de motocicleta*, de Walter Salles, relate le voyage à moto d'Ernesto Guevara et d'Alberto Granado à travers l'Amérique du Sud. Au début, les deux amis ne font que partir à l'aventure, pour relever le défi. Mais, au fil des semaines, le Che commence à prendre conscience des injustices qui se jouent sur son chemin. À travers ses yeux se dresse un portrait de plus en plus politisé des endroits qu'il parcourt. À un certain moment, la caméra se fige sur une scène particulièrement marquante représentant des personnes atteintes de la lèpre, tassées dans une petite barque. Pendant plusieurs secondes, l'image devient fixe et tourne au noir et blanc (2004, 1h. 13min.). À travers cet effet cinématographique, le regard du Che dénonce l'injustice qui sous-tend la scène, et en même temps la fige physiquement sur l'écran. Mes mots ont, forcément, le même effet.

Dans *The Rhetoric of the Empire*, David Spurr réfléchit aux rapports de pouvoir qui sont en jeu dans l'écriture journalistique. Il dénonce explicitement le lien entre l'acte d'écriture et la colonisation. Notamment, il écrit : « The writer's eye is always in some sense colonizing the landscape, mastering and portioning, fixing zones and poles, arranging and deepening the scene as the object of desire » (1997, 27). En écrivant des réalités qui me sont extérieures, je m'empare forcément de celles-ci. Par l'écriture, ces scènes que je décris deviennent, d'une certaine manière, miennes : je suis celle qui a créé cette nouvelle version de ce qu'elles ont été dans « la vraie vie ». L'acte d'écriture s'accompagne de l'impression, subtile mais percutante, de posséder ce que j'écris. Par exemple, encore : Dans une station Greyhound au Tennessee, je rencontre une femme du El Salvador. Nous partageons la route pendant une journée complète. Entre deux États républicains remplis de drapeaux nationalistes, elle me raconte les difficultés

reliées à son statut de *latina* sans papiers aux États-Unis. Je l'écoute activement, je m'assure de lui faire sentir. Mais, en même temps, je peine à contrôler une petite voix en moi qui dit : *je vais pouvoir l'écrire*. Je déteste me dédoubler ainsi. Je m'en veux d'entendre des histoires dont les conséquences sont absolument réelles et touchent la personne qui est devant moi, et penser à ce que je vais pouvoir en extraire. Je n'échappe pas au sentiment, très inconfortable, de consommer l'injustice dont je suis témoin.

Spurr rappelle que les écrivain·e·s privilégié·e·s sont « placed either above or at the center of things, yet apart from them » (Spurr, 1993, 17). C'est justement cette « situation extérieure » qui facilite le fait que je puisse écrire. J'ai le temps et les ressources pour le faire. Depuis les six dernières années, je reçois des bourses « de mérite » qui me permettent d'étudier la littérature et la création littéraire. Le statut socio-économique de mes parents fait en sorte que je n'ai pas besoin de travailler pour soutenir financièrement ma famille. Mon énergie n'est pas monopolisée par des traumatismes intergénérationnels ou par la peur d'un grave danger, par exemple. Je ne souffre d'aucune discrimination raciale. J'ai accès à la parole au sein du discours hégémonique. Ces conditions, qui facilitent énormément ma pratique d'écriture, sont intrinsèquement liées à mon identité de personne blanche et citoyenne canadienne. Bien sûr, de nombreuses personnes marginalisées prennent la parole, mais elles doivent le faire « du fond de l'abîme », comme l'explique Anzaldúa. En effet, elle affirme que « when we do speak from the cracked spaces, it is *con voz del fondo del abismo*, a voice drowned by white noise » (1990, xxii). Ce qu'elle nomme « white noise » constitue le discours hégémonique, construit et perpétué par le patriarcat blanc qui enterre d'autres formes discursives. Devon Mihesuah déplore notamment les difficultés rencontrées par les écrivain·e·s autochtones pour se faire publier : « The irony [...] is that many talented Native writers with vast knowledge about their tribes can hardly get their works published.... Apparently, marketable information about Indians has to come mainly from famous non-Indian writers in order to sell to the mass market » (Mihesuah 2000, 283 cité par Peeterse 2002, 277). Anzaldúa déplore les conditions d'écriture de nombreuses femmes de couleur : « Oublie la "chambre à soi" – écris dans la cuisine, enferme-toi dans la salle de bain. Écris dans l'autobus ou en file d'attente au Département des bénéfices sociaux ou à l'heure du midi au travail » (1998, 224)⁹. Si l'expérience de toutes les personnes marginalisées qui prennent la parole ne peut pas être généralisée, il est tout de même possible d'affirmer que mon identité dominante facilite le fait que j'écrive.

⁹ *Olvidate del "cuarto propio"- escribe en la cocina, enciértrate en el baño. Escribe en el autobús o mientras haces fila en el Departamento de Beneficio Social o en el trabajo durante la comida [...].* Ma traduction.

C'est à partir de mon accès privilégié à la parole et de mon point de vue situé que je peins le portrait de personnes, de peuples, d'endroits et d'enjeux qui me sont extérieurs. Je travaille avec toute ma sensibilité, tout mon respect et toute ma solidarité, mais malgré mes meilleures intentions, je m'empare de ce que Deepika Bahri nomme le « pouvoir de la représentation », c'est-à-dire le fait que « [ceuzes] qui possèdent le pouvoir de représenter et de décrire les autres contrôlent manifestement la manière dont ces derniers [et dernières] seront vu[·e]s » (Bahri 2010, 34). Bahri affirme que la représentation d'une réalité extérieure effectuée par des artistes privilégié·e·s est « toujours fictionnelle ou partielle parce qu'elle doit construire par l'imagination ce qu'elle représente » (*Ibid.*, 38). Par exemple, Edward Saïd remarque que, puisque ce sont principalement des personnes occidentales qui possèdent le pouvoir de construire ce qu'est « l'Orient » dans l'imaginaire européen au XXe siècle, « la valeur, l'efficacité, la force et la vérité apparente d'une assertion écrite sur l'Orient reposent très peu sur l'Orient en tant que tel » (Saïd 1978, 35). Gayatri Spivak critique à son tour la représentation. Elle pointe notamment du doigt le processus du « othering ». Les artistes ayant accès au pouvoir de la représentation produisent « l'Autre », se recentrant ainsi comme norme et plaçant en marge ceuzes qui ne partagent pas leur identité ni leur expérience du monde. Elle affirme ainsi que les productions culturelles qui participent au « remotely orchestrated, far-flung, and heterogeneous project to constitute the colonial subject as Other » perpétuent une « violence épistémique » (Spivak 1988, 76). Même si j'aimerais éviter cet acte d'appropriation dans la représentation, même si j'aimerais me dissocier de l'utilisation du « A » essentialisant « l'Autre », je n'y échappe pas tout à fait.

Paradoxalement, je reproduis les rapports de pouvoir que je tente de dénoncer à travers l'écriture par l'acte d'écrire en lui-même. Le pouvoir auquel mon identité dominante me donne accès s'actualise dans le regard que je pose sur l'Autre, ainsi que dans le fait que j'écrive sur cet Autre. Mary-Louise Pratt théorise les rapports de pouvoir en jeu dans les voyages en proposant le concept de « zones de contact ». Elle écrit :

[The term] “contact zone” is an attempt to confront the spatial and temporal copresence of subjects previously separated by geographic and historical disjuncture, and whose trajectories now intersect. A “contact” perspective [...] treats the relation amongst [...] “travelers” and “travelees” [...] in terms of copresence, interaction, interlocking understandings and practices, often within radically asymmetrical relations of power. (*Ibid.*, 7)

Quand je suis témoin, de près, d'injustices, je me trouve dans des « zones de contact ». Je tente d'écrire pour rendre visible ces « zones de contact » et les critiquer. Pourtant, dans l'acte d'écriture lui-même, j'opère aussi en zone de contact : j'ai le pouvoir, asymétrique, de représenter les « “travelees” » que je mets en scène. Ainsi, *Ton point*

sur le continent n'est pas seulement une reconstitution d'expériences qui prennent place dans des zones de contact : il est une zone de contact en lui-même.

Nathalie Peeterse s'interroge sur la pratique de la représentation en critiquant *On the Rez*, un roman écrit par Ian Frazier. Dans ce livre, Frazier, un homme blanc, relate son expérience dans une réserve Sioux au Dakota du Sud. Le livre pose de très nombreux problèmes éthiques, dont le fait que Frazier ne s'interroge pas sur sa propre posture :

Frazier neither recognizes that he is writing from Pratt's contact zone, nor does he seem to realize that he is the one with the privilege of inspecting and examining his subjects. There is no understanding of the distance between the seer and the seen in his text. What Frazier fails to understand about his book is that it is written from the point of privilege that Spurr defines, and that failure to understand costs him credibility and grants him a dangerous entitlement: the imperial eyes of an observer who does not question the privileged position from which he gazes and writes. Frazier's imperial eyes function under Pratt's definition, they look out passively and possess. (Peeterse 2002, 273)

Les mots de Peeterse sous-entendent que la manière dont l'écrivain·e se positionne dans le texte influence le « degré » de l'appropriation en jeu dans l'écriture. Dans *Black Looks. Race and Representation*, hooks souligne également l'importance pour les personnes blanches d'être conscientes de leur propre position lorsqu'elles représentent d'autres peuples dans leurs productions culturelles : « If the many non-black people who produce images or critical narratives about blackness and black people do not interrogate their perspective, then they may simply recreate the imperial gaze - the look that seeks to dominate, subjugate, and colonize » (hooks 1992, 7).

Dans ma démarche, je double le regard que je pose sur « les autres » par le regard qui se pose sur moi-même et révèle la position à partir de laquelle j'écris. J'espère que ce renversement du regard contrebalance un peu la violence inhérente à celui-ci. De plus, si je ne réussis pas à échapper aux structures de pouvoir dans ma démarche en elle-même, le message que je construis dans mon texte dénonce explicitement ces structures de pouvoir, qui existent bien au-delà de la représentation artistique. Pareillement, s'il y a quelque chose de colonisateur dans mon acte d'écriture, reste que mon propos s'ancre très clairement dans une posture anticoloniale.

En tant que témoin d'injustices qui oppriment des peuples ou des personnes qui ne sont pas moi, est-ce que je dois dénoncer, à partir de ma position dominante, une réalité qui

m'est extérieure, ou me taire? Est-ce que je ferais mieux d'écrire exclusivement sur des situations qui traduisent mon expérience du monde privilégié en circuit fermé? Même si l'écriture-regard portée par mon projet suppose une part de « violence épistémique » (Spivak 1988, 76), je me demande s'il n'y aurait pas quelque chose d'encore plus violent et colonisateur dans le fait d'être témoin de toutes ces injustices et de ne pas les écrire. J'utilise mon écriture pour pointer du doigt des situations qui me semblent si graves qu'elles doivent être dénoncées, peut-être à tout prix.

Dans son texte *The Transformation of Silence Into Action*, la poétesse Audre Lorde encourage une prise de parole qui dépasse la peur du problème de la représentation. Elle dit que les arguments s'apparentant à « 'I can't possibly teach Black women's writing - their experience is so different from mine.' [...] And all the other endless ways in which we rob ourselves of ourselves and each other » (Lorde 1977, 43-44) ne doivent pas mener au silence, puisque « while we wait in silence for that final luxury of fearlessness, the weight of that silence will choke us » (*Ibid.*, 44). Le silence nous étouffera. Je pense au silence qui entoure le colonialisme, l'impérialisme, l'exploitation, les frontières, et, en effet, j'étouffe. Au sein de ce dilemme difficilement soluble, où chaque position possède son lot de contradictions, de limites, de nœuds irrésolus, je décide d'écrire quand même.

La force d'y croire

Y'en a qui ont toute pis toutes les autres y'ont rien. CHANGE-MOÉ ÇA!

Richard Desjardins¹⁰

Quels sont les effets concrets de l'écriture-regard qui se joue dans mon écriture? Comment influence-t-elle mon engagement? Peut-elle être considérée comme une action en elle-même? Dans quelle mesure s'agit-il d'une démarche subversive et engagée?

En rendant visible l'illégitimité du pouvoir blanc et en dénonçant des scènes d'injustice, mon texte revendique une version plus juste et humaine des rapports de pouvoir. Par contre, je comprends que ma démarche est limitée quant à son pouvoir subversif sur l'état du monde. Les structures sociales qui nous tiennent en place sont très puissantes et dépassent tout à fait cette écriture-regard. Ainsi, en nommant ma blancheur, c'est ma *vision* qui se reconfigure, celle de ma place dans la structure, plutôt que ma place en tant que telle. Pareillement, en approfondissant ma compréhension de l'injustice par l'écriture, c'est ma *vision* du monde qui est affectée, pas le monde en lui-même.

À mon sens, l'écriture reste tout de même le lieu d'un déplacement subversif : elle me permet de prolonger certains regards qui modifient la manière dont je conçois le monde et ma position dans celui-ci. L'écriture approfondit un processus transformateur, à travers lequel je me retrouve à la fois fragilisée et plus entière. Aurora Levins-Morales nomme « raicism » le processus d'une personne en position dominante qui en vient à mieux comprendre les systèmes d'oppressions et de pouvoir. Le terme mélange

¹⁰ Desjardins, Richard, 1998, *Y va toujours y avoir*, dans Boom Boom, Toronto, 1 min. 20 sec.

l'espagnol et l'anglais : *raíz*, en espagnol, signifie « racine ». Le *raícism* conceptualise la prise de conscience comme le lieu d'une transformation positive, libératrice et constructive. Levins-Morales explique qu'il s'agit d'une « collective practice in which investigating and shedding privilege is seen as reclaiming connection, mending relationships broken by the system, and is framed as gain, not loss » (2019, 100). Ainsi, le *raícism* est une manière de « reweave the torn fabric of our interdependence » (*Ibid.*, 178).

Je me reconnais dans les mots de Levins-Morales. À travers la prise de conscience de ma position dans le système de pouvoir, je me rends compte que je suis profondément liée à d'autres personnes et d'autres peuples. Même s'il s'agit de dévoiler des positions injustement asymétriques entre moi et d'autres humains, le sentiment de reconnexion avec « l'humanité » s'opère. Ainsi, je vois mon désir de justice sociale se refléter dans une citation célèbre communément attribuée à l'activiste Gangulu Lilla Watson et reflétant un processus collectif des aborigènes sur Queensland dans les années soixante-dix. En s'adressant aux personnes privilégiées qui veulent exercer leur solidarité, les activistes aborigènes disent : « If you have come here to help me, you are wasting your time. But if you have come because your liberation is bound up with mine, then let us work together » (Levins-Morales 2019, 45)¹¹. Puisque ma position dans le monde est en réseau avec l'exploitation et la violence imposée à d'autres personnes, ma « libération », en tant que personne humaine, passe par le travail pour mettre fin à l'injustice sociale.

Pour que mon processus de *raícism* puisse avoir lieu, je dois passer par la fragilisation de mon identité. Selon Delvaux, cette fragilisation est un état souhaitable, qui peut être pensé comme la forme ultime de l'engagement. En s'adressant à sa fille, qui est blanche, elle écrit : « Tu as la tâche de dénoncer l'injustice et d'avoir la force (le courage) de te mettre entre parenthèses. [...] Tu dois te mettre en jeu. Tu dois sans cesse tenter de sortir de toi » (2017, 73). À ce propos, le terme « unsettling » me semble tout à fait intéressant. Il me vient d'une collègue *qallunaat* au Nunavik, qui a qualifié ainsi le processus d'apprendre l'histoire coloniale de la région. En prenant conscience de mon héritage, je suis déstabilisée et ébranlée par le reflet qui m'est renvoyé de moi-même. Ces effets correspondent à une des acceptions du terme « unsettling ». Mais, ce faisant, je suis aussi « un-settled », non pas parce que je deviens moins *settler*, mais parce que j'ai maintenant plus d'outils pour comprendre et remettre en question ce que cette identité porte et représente. Je me fragilise à chaque fois que je suis « unsettled », mais ce craquement permet que des espaces s'ouvrent dans ma tête, se déconstruisent

¹¹ Levins-Morales cite cette phrase en l'attribuant à une femme activiste « dont elle a perdu la référence ». J'ai trouvé les informations sur la source de cette citation sur : Wikipedia, 2018, « Lilla Watson », https://en.wikipedia.org/wiki/Lilla_Watson.

et se reconstruisent en même temps. Petite touche par petite touche, je me rapproche de qui je veux être, de la place que je peux prendre dans le monde.

En écrivant cet essai, je réécoute *Diarios de una motocicleta* pour retrouver les scènes qui figent le regard du Che. Depuis le début du film, j'attends la dernière scène, quand le Che s'apprête à monter dans l'avion et dit à son ami que quelque chose a changé en lui, qu'il doit en faire quelque chose (Sallers 2004, 1h. 51 min.). C'est la seule phrase du film qui fait référence à la révolution. À ma grande déception, l'écran griche et fige une dizaine de minutes avant la fin. C'est un DVD piraté, acheté sur le bord de la rue au Nicaragua. Pas moyen de le faire fonctionner. Je raconte la scène de l'avion à mon compagnon de voyage, avec qui je regarde le film. Mais ce n'est pas pareil. Sans cette phrase-là, le film ne porte que la prise de conscience du Che. Il manque la suite. Il manque la promesse de l'action.

L'écriture-regard m'est un moyen fertile de réfléchir à ma position dans les structures de pouvoir et la nécessité de confronter l'injustice. Le texte produit par cette écriture-regard a aussi le potentiel d'influencer un processus de prise de conscience chez un lectorat. Ceci dit, pour qu'un réel lien se tisse entre la création, la recherche et l'engagement, il me semble nécessaire que mon processus aboutisse sur des actions concrètes.

Peggy McIntosh s'adresse, en ce sens, aux personnes blanches conscientes de leur privilège et elle écrit : « It is an open question whether we will choose to use unearned advantage to weaken invisible privilege systems and whether we will use any of our arbitrarily awarded power to try to reconstruct power systems on a broader base » (1988, 9). Toni Morrison, quant à elle, écrit : « I tell my students: When you get these jobs that you have been so well trained for, remember that your real job is that if you are free, you need to free somebody else. If you have some power, then your job is to empower somebody else » (2003).

Au sein même de l'écriture, j'approfondis ma conviction que la prise de conscience n'est qu'une étape de l'engagement, qui doit mener vers l'action. Écrire ce mémoire me motive, réellement, à « traverser le pont en prenant la petite fille aux bonbons par la main », à « me rappeler qu'il n'y a rien d'autre à faire dans cette vie, à [me] le répéter, en boucle, jusqu'à ce que [je] le comprenne ».

*

Le jeune homme hondurien regarde la jeune femme canadienne traverser la frontière en cinq minutes. La jeune femme se regarde elle-même, à travers les yeux du jeune homme. Elle l'écrit.

La jeune femme canadienne regarde le jeune homme hondurien essayer de traverser la frontière pendant plus d'un an dans un processus légal cruel et inhumain pour finalement être déporté au Honduras. Elle l'écrit.

Puis, elle écrit sur le fait qu'elle écrit. Elle conclut en s'appelant elle-même à l'action. Malgré les mots, le vertige est encore là. Il sera toujours là, peu importe ce qu'elle fera par la suite. Il reviendra à chaque fois qu'elle pensera au danger de mort qui guette le jeune homme hondurien.

BIBLIOGRAPHIE

Sur l'écriture et l'engagement

Anzaldúa, Gloria, 1987, *Borderlands. La Frontera. The New Mestiza*, Aunt Lute Foundation, San Francisco.

_____, 1990, « Haciendo caras, una entrada », dans Anzaldúa, Gloria (dir.), *Making Face, Making Soul/Haciendo Caras. Creative and Critical Perspectives by Feminists of Colour*, Aunt Lute Foundation, San Francisco, p. xv-xxviii.

_____, 1998, « Hablar en lenguas: una carta a escritoras tercermundistas », dans Castillo, Ana et Cherrie Moraga (dir.), Alacrón, Norma et Ana Castillo (trad.), *Esta puente, mi espalda. Voces de mujeres tercermundistas en los Estados Unidos*, ISM Press, San Francisco, p. 219-230.

Bellacasa, María Puig et Sarah Bracke, 2009, « The arena of knowledge: Antigone and feminist standpoint theory », *Doing Gender*, p. 39-53.

Bentouhami-Molino, Hourya, 2015, *Race, cultures, identités. Une approche féministe et postcoloniale*, Presses universitaires de France, Paris.

Crenshaw, Kimberlé, 2005 [1994], « Cartographies des marges : intersectionnalité, politique de l'identité et violences contre les femmes de couleur », *Cahiers du genre*, no. 39, p. 51-82.

Hill-Collins, Patricia, 1997, « Comment on Hekman's "Truth and Method: Feminist Standpoint Revisited": Where's the Power? », *Signs: Journal of Women in Culture and Society*, vol. 22, no. 2, p. 375-381.

Levins-Morales, Aurora, 2019, *Medicine Stories. Essays for Radicals. Revised and Expanded Edition*, Duke University Press, Durham.

Morisson, Toni, interviewée par Pam Houston, 2003, « Toni Morisson Talks Love », *O. The Oprah Magazine*, récupéré de www.oprah.com/omagazine/toni-morrison-talks-love/all#ixzz5vpq1ql2c.

Sur la blancheur et le pouvoir

Belli, Gioconda, 2009 [1988], *La mujer habitada*, Editorial Txalaparta, Tafalla.

Delvaux, Martine, 2017, *Le monde est à toi*, Éditions Hélotrope, Montréal.

DiAngelo, Robin, 2011, « White fragility », *International Journal of Critical Pedagogy*, vol.3, no. 3, p. 54-70.

DiAngelo, Robin, 2017, *Deconstructing White Privilege with Dr. Robin DiAngelo*, United Methodist Church, récupéré de www.youtube.com/watch?v=DwIx3KQer54.

Dyer, Richard, 1997, *White: Essays on Race and Culture*, Routledge, Londres.

Frankenberg, Ruth, 1988, *White Women, Race Matters: The Social Construction of Whiteness*, Doctorat, University of California, Santa Cruz.

Gay, Amandine, 2014, « L'antiracisme commence avec la déconstruction du privilège blanc », Slate France, récupéré de <http://www.slate.fr/story/95643/antiracisme-privilege-blanc>.

_____, interviewée par Jade Lindgaard, 2017, « Ouvrir la voix » pour la donner aux femmes noires, Mediapartlive, récupéré de www.youtube.com/watch?v=9aXQUWz6IDo&t=2s.

Helms, Janet, 2017, « The Challenge of Making Whiteness Visible: Reactions to Four Whiteness Articles », *The Counseling Psychologist*, vol. 45, no. 5, p. 717-726.

Maynard, Robin, 2017, *Policing Black Lives. State Violence in Canada from Slavery to the Present*, Fernwood Publishing, Halifax.

McIntosh, Peggy, 1988, *White Privilege and Male Privilege: A Personal Account of Coming to See Correspondences Through Work in Women's Studies*, Center for Research on Women of Wellesley College.

Sartre, Jean-Paul, 1948, « Orphée noire », dans Senghor, Léopold (dir.), *Anthologie de la nouvelle poésie nègre et malgache de langue française, précédée de Orphée noir par Jean-Paul Sartre*, Presses universitaires de France, Paris, p. viv-xliv.

Steele, Shelby, 1990, « White Guilt », *The American Scholar*, vol. 59, no.4, p.497-506.

Tatum, Beverly, 1992, « Talking about Race, Learning about Racism: The Application of Racial Identity Development Theory in the Classroom », *Harvard Educational Review*, vol. 62, no.1, p. 1-24.

Walia, Harsha, 2013, *Undoing Border Imperialism*, AK Press et The Institute for Anarchist Studies, Oakland.

Sur le *settler colonialism*

Arvin, Maile, Eve Tuck et Angie Morrill, 2013, « Decolonizing Feminism: Challenging Connections between Settler colonialism and Heteropatriarchy », *Feminist Formations*, vol. 25, no.1, p. 8-34.

Barker, Adam, 2009, « The Contemporary Reality of Canadian Imperialism: Settler colonialism and the Hybrid Colonial State », *American Indian Quarterly*, vol. 33, no.3, p. 325-351.

Betasamosake Simpson, Leanne, 2013, *Islands of Decolonial Love: Stories & Songs*, Arbeiter Ring Publishing, Winnipeg.

Bonds, Anne et Joshua Inwood, 2016, « Beyond white privilege: Geographies of white supremacy and settler colonialism », *Progress in Human Geography*, vol. 40, no.6, p. 715–733.

Glenn, Evelyn Nakano, 2015, « Settler colonialism as Structure: A Framework for Comparative Studies of U.S. Race and Gender Formation », *Sociology of Race and Ethnicity*, vol. 1, no.1, p. 52-72.

Hoxie, Frederick, 2008, « Retrieving the Red Continent: settler colonialism and the history of American Indians in the US », *Ethnic and Racial Studies*, vol. 31, no. 5, p. 1153-1167.

Memmi, Albert, 1973 [1957], *Portrait du colonisé précédé du Portrait du colonisateur et d'une préface de Jean-Paul Sartre*, Petite bibliothèque Payot, Paris.

Rogers, Pamela et Bryan Smith, 2005, « Towards a Theory of Decolonizing Citizenship », *Citizenship Education Research Journal*, vol. 5, no.1, p. 59-71.

Smith, Eric, 2011, *An urban epicentre of decolonization in Canada: the Indigenous*

settler alliance to make a place for peace at Asinabka, Maîtrise, Carleton University, Ottawa,

Veracini, Lorenzo, 2011, « Introducing », *Settler Colonial Studies*, vol. 1, no.1, p. 1-12.

Wolfe, Patrick, 2006, « Settler colonialism and the elimination of the native », *Journal of Genocide Research*, vol. 8, no. 4, p. 387-409.

Sur la représentation

Bahri, Deepika, 2010, « Le féminisme dans/et le postcolonialisme », dans Verschuur, Christine, (dir.), *Genre, postcolonialisme et diversité de mouvements de femmes*, Harmattan, Paris, p. 27-54.

Bell, Beverly, 2001, « Preface. Beat Back the Darkness », dans *Walking on Fire. Haitian Women's Stories of Survival and Resistance*, Cornell University Press, Ithaca.

Fassin, Didier, 2011, « Enquête », dans *La force de l'ordre. Une anthropologie de la police des quartiers*, Éditions du Seuil, Paris, p. 31-59.

hooks, bell, 1992, *Black looks. Race and representation*, South End Press, Boston.

Lorde, Audre, 1984 [1977], « The Transformation of Silence into Language and Action », dans *Sister Outsider*, Ten Speed Press, Berkeley, p. 40-44.

Lorde, Audre, interviewée par Adrienne Rich, 1981, « An Interview with Audre Lorde », *Signs*, vol. 6, no. 4, p. 713-736.

Mihelakis, Efithia, 2017, « La promesse corrompt ce qu'elle n'invente pas », *Liberté*, no. 316, p. 63-65.

Nouvet, Claire, 1999, « Gayatri Spivak : une éthique de la résistance aphone », *Études littéraires*, vol. 31, no. 3, p. 87-98.

Nungak, Zebedee et Mark Sandiford, 2006, *Qallunaat! Why White People Are Funny*, Office National du Film, Canada.

Peeterse, Natalie, 2002, « Can the Subaltern Speak ... Especially without a Tape Recorder? A Postcolonial Reading of Ian Frazier's "On the Rez" », *American Indian*

Quartely, vol. 26, no. 2, p. 271-285.

Pratt, Mary-Louise, 1992, « Introduction: Criticism in the contact zone ». Dans *Imperial Eyes. Travel Writting and Transculturization*, Routledge, Londres-New York, p. 12-23.

Saïd, Edward, 1980 [1978], *Orientalisme. L'Orient créé par l'Occident*, Éditions du Seuil, Paris.

Salles, Walter, 2004, *Diarios de una motocicleta*, Buena Vista International, Pathé et Focus Features, Argentine, Royaume-Uni et États-Unis.

Samoyault, Tiphaine, 2013, *Bête de cirque*, Éditions du Seuil, Paris.

Spivak, Gayatri, 1988, « Can the Subaltern Speak? », dans Grossberg, Lawrence et Nelson Cary (dir.), *Marxism and the Interpretation of Culture*, University of Illinois Press, Chicago, p. 271-313.

Spurr, David, 1993, *The Rhetoric of Empire : Colonial Discourse in Journalism, Travel Writing, and Imperial Administration*, Duke University Press, Durham.